

La Tengo Éditions
18, rue Oberkampf
75011 Paris
www.la-tengo.com

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays
© Éditions La Tengo

PHÉNIX
HUBRIS

Roman

*La
tengo*

Hubris : *dépassement de la limite, de la mesure, outrage confinant à la folie dont la Némésis sera la juste rétribution.*

« Tu aurais donc grand-peine à supporter mes épreuves à moi dont le destin est de ne point mourir, car la mort m'affranchirait de mes maux. »

Eschyle, *Prométhée enchaîné*

Cette histoire imaginaire mêle personnages de fiction et personnages réels dont la présence, romancée, n'est pas fortuite.

Prologue

12 Octobre 2017, Tell Abyad, frontière syrienne.

On aurait dit la fin du monde.

Deux missiles de croisière MBDA Apache venaient d'atteindre le convoi. Sur un rayon d'un kilomètre, des véhicules en flammes, des bus carbonisés et des débris épars jonchaient le désert.

Partis de la BAP Prince-Hassan, les deux hélicoptères français fendirent les torsades de fumée sombre et se posèrent de chaque côté du « théâtre ». Une quinzaine de militaires sautèrent sur le sable et se séparèrent en trois groupes. Même pour ces hommes aguerris, les gaz toxiques, l'odeur de métal cramoisi et de chairs brûlées étaient insoutenables. Après quelques minutes à fouiller entre les Jeeps calcinées, ils découvrirent des survivants : une femme en niqab, son enfant, et plus loin, un homme en turban enseveli sous un monticule de sable. Les rescapés furent transportés sur des civières dans le premier hélicoptère. Le chef de mission allait donner l'ordre de retrait quand un dragon parachutiste s'écria :

– J'entends un gémissement !

Le HK416 brandi devant lui, il slaloma entre les décombres jusqu'à un individu à la djellaba couverte de sable et de sang. Trois parachutistes d'infanterie de marine le rejoignirent, les armes pointées sur le corps étendu. Le premier soldat s'approcha de l'homme en cafetan. S'aidant de son pied, il le tourna sur le côté. Le visage du blessé apparut : il avait les traits basanés, un turban sur la tête, la barbe sombre et des yeux clairs.

– Qui es-tu ? demanda le soldat.

– Lieutenant Mar... Maréchal, articula l'homme.

– Tu es Français ?

– O... oui.

– Quelle unité ?

– Commando... de Montfort.

- Il n’y a pas de commando de Montfort sur zone.
- Ancien... commando de Montfort.
- Si tu es Montfort, c’est quoi ton insigne? insista le soldat.
- Un damier... croix et trèfles... rouge, noir... doré et argenté.

Les militaires s’interrogèrent du regard. Si aucun commando de Montfort n’avait été déployé en Syrie, comment un djihadiste pouvait-il connaître leur insigne?

- Qu’est-ce que tu fais ici? insista le soldat.
 - Je combats l’ennemi.
 - On vient de te trouver au milieu d’un convoi de Daech.
- Il ne répondit pas.
- Allez, on l’emmène, dit le sergent au soldat.

Ils déplièrent une civière et le transportèrent jusqu’au NH-90. Vingt-cinq minutes après leur passage, les Kurdes étaient sur place. Contacté par l’agent de liaison des Forces démocratiques syriennes, le commandement français nia toute présence de militaires sur les lieux.

* * *

Il se souvint de l’explosion. L’autocar soulevé dans les airs, le tonnerre de flammes qui s’abat sur le convoi comme une météorite tombée du ciel, les véhicules arrachés au sol, et puis plus rien. Il se rappela aussi ce soldat du 1^{er} RPIMA, l’hélicoptère, le vent dans la cellule, l’arrivée dans l’hôpital de campagne. Il y resta plusieurs jours, peut-être une semaine. De l’égrènement des minutes il connaissait le bip de l’électrocardiogramme, le murmure du goutte-à-goutte. Puis un jour, ce fut le départ. L’avion militaire, les yeux bandés, le tremblement de la carlingue, l’atterrissage et le coffre d’une voiture; le noir total, les cahots du chemin, le froid de l’hiver, le calme de la forêt. Le craquement de la neige sous ses pas. Des voix dans une langue étrangère. Une cellule. Le temps suspendu.

Les interrogatoires. Les blancs quand il demandait des nouvelles de sa famille. Cet homme habillé comme un cadre dirigeant,

cette femme aux boucles blondes. Leurs questions, répétées encore et encore. Si c’étaient des agents du gouvernement français, pourquoi ne le laissaient-ils pas partir? Dans le doute, ne pas parler. Tout compartimenter. Parfois, il répondait de façon évasive. Suivre le « manuel ». Toujours leur donner ce qu’ils savaient déjà. Quand ils en avaient assez, leur apprendre des choses sans aucune importance de façon à les occuper. En l’absence de torture physique, c’était un jeu d’usure.

- Que faisiez-vous en Syrie?
- Secret défense.
- Vous n’apparaissez sur aucun ordre de mission. Pourquoi?
- Article R. 2311-3 : « *le niveau très secret est réservé aux informations et supports qui concernent les priorités gouvernementales en matière de défense et de sécurité nationale...* »

- Vous vous foutez de notre gueule? interrompit-elle.
- Il se fout de notre gueule.

L’homme le scruta en souriant. La femme blonde ramena ses mèches derrière ses oreilles.

- Occupation?
 - Professeur d’université à la Sorbonne.
 - Vous enseignez quoi?
 - Langue et civilisation grecques.
 - Intéressant comme couverture.
 - Ce n’est pas une couverture, c’est vrai, vous pouvez vérifier.
 - Nous avons vérifié, vous enseignez bien à la Sorbonne.
- Enfin... avant que vous ne partiez en Syrie.

L’agent ouvrit le dossier posé sur ses genoux.

- Votre dossier militaire indique que vous avez passé cinq ans dans les commandos marine.
- Oui. C’était il y a longtemps.
- Vous y faisiez quoi?
- Tireur d’élite. Trois ans à Djibouti.
- Pourquoi étiez-vous en Syrie?

Semaine après semaine, il reprenait des forces. Il y a quelque

temps, ce genre d'interrogatoire l'aurait poussé à bout. Maintenant, il y prenait presque goût. C'était son seul contact avec le reste du monde.

– Vous avez rejoint les djihadistes ?

– Non.

– Les YPG ?

– Non.

– Vous travaillez pour les Américains ?

– Non.

– Vous travaillez pour le gouvernement français ?

Un nuage de fumée s'éleva dans la cellule.

– Nous savons que vous étiez sur une mission.

– Pourquoi ne me laissez-vous pas partir ?

– Pour cela, il faut d'abord nous parler.

– Que me reprochez-vous ?

– Vos agissements ont compromis une opération des services français.

– Que voulez-vous savoir ?

– Nous voulons connaître votre chaîne de commandement.

De qui receviez-vous vos instructions ?

Il refusa le paquet de Gauloises blondes.

– Si vous vous obstinez à ne pas répondre, vous serez jugé pour haute trahison, et vous ne sortirez jamais d'ici...

Il se demanda combien de temps tout ceci allait durer.

* * *

Le colonel d'Essangues avait commencé sa carrière militaire dans le 2^e régiment étranger parachutiste (2^e REP) en sautant sur Kolwezi. Après vingt ans passés dans les régiments d'Afrique, il avait commandé le 5^e RIAOM. Depuis deux mois, il travaillait au siège de la Direction du renseignement militaire (DRM). Il détestait cette nouvelle vie.

Il était en train d'accrocher son manteau à la patère quand le téléphone sonna.

– Allo.

– Colonel d'Essangues ?

En reconnaissant la voix, il saisit un crayon et un carnet estampillé du sigle de la DRM.

– C'est moi.

– J'ai une surprise pour vous.

– Allez-y.

– On a des nouvelles de Maréchal...

– Maréchal ?!

– Oui.

– Alors ?

– Il n'est pas mort.

Il écouta, avala sa salive.

– Vous comptez en faire quoi ? dit-il.

Le crayon qui tournait entre ses doigts se brisa.

Première partie
Tom & Jerry

Quelques années plus tard...

La neige tombait depuis le début de soirée. Les rares véhicules filaient sur l'autoroute en soulevant des gerbes d'eau glacée. Lancée à toute allure sur la voie de gauche, une Golf GTI se rabattit et slaloma entre deux voitures. Ses feux de position palpitèrent derrière l'écran floconneux.

Chloé, une petite blonde en mini-jupe et aux cheveux courts, se tourna vers le conducteur, un brun âgé de 19 ou 20 ans.

– Quel temps de cochon... dit-elle.

– Le changement climatique, répondit Arthur en regardant ses cuisses.

Elle secoua la tête d'un air dubitatif. La récente vague de froid en ce début février semblait bien modeste en comparaison du *Big Freeze* sévissant dans le Midwest américain. Là-bas, les températures atteignaient -40 dans le Minnesota et -30 à Chicago.

– Le lac Michigan est gelé, continua Chloé.

– Le lac Michigan ? demanda le conducteur sans la regarder.

– Mon père se rend souvent à Chicago pour affaires, répondit-elle.

– Ah... murmura Arthur, une main posée sur le volant, l'autre sur le levier de vitesse.

La jeune fille jeta un œil sur le rétroviseur. Aucun des deux garçons à moitié assoupis à l'arrière ne s'intéressait à sa conversation. Déçue, elle appuya son nez sur la vitre glacée. Quelle drôle d'idée d'avoir été à cette soirée.

– *Arri... arriba!*

Le plafond du véhicule trembla sous une volée de coups de poing. La voiture fit un écart, dépassa une 106 jaune en projetant des rideaux de neige fondue.

– Putain, il m'a fait peur, ce connard! hurla Arthur.

– *Arri... arriba!!!* continua le passager à l'arrière.

– Aymeric, t'es lourd! lança Chloé en se retournant avec un air de reproche. C'est marrant une fois, mais là...

Aymeric la regarda en souriant. Ses pupilles étaient grosses comme des têtes d'épingle. Des petits filets de sueur coulaient sur son visage et brillaient sous la lumière des lampadaires dressés sur l'autoroute.

– *Arri...arriba, arriba andale!!*

Il se mit à marteler le siège passager de toutes ses forces. Chloé bondit comme un génie de sa boîte.

– T'es con, ça fait mal, geignit-elle.

– T'arrête, t'as compris?! ajouta le conducteur. Je te jure, si tu continues, tu sors de la voiture et tu rentres à pied!

– Calme-toi, Arthur! Il n'est pas bien depuis qu'il a pris ces trucs, dit Chloé.

– M'en fous! Personne ne l'a forcé...

– *Si, señor Sylvestre!! Muchas gracias,* répondit Aymeric en imitant l'accent de Speedy Gonzales.

Les yeux rivés sur le rétroviseur, Arthur le fixa d'un regard noir. Quand il s'intéressa de nouveau à la route, son estomac remonta comme un geyser : une Twingo roulait au ralenti sur la file de gauche. Il écrasa le frein, donna un coup de volant sur la droite et repartit en patinant sur le bitume verglacé.

Le visage livide, Aymeric se redressa et vomit son repas sur les genoux de son voisin.

– Oh non! Il vient de me dégueuler dessus, ce con, dit Jules, le passager à l'arrière.

– Je rêve! hurla Arthur.

– Laissez-moi! vociféra Aymeric en gigotant dans tous les sens

comme un forcené. Laissez-moi descendre!

– Arthur, attention! cria Chloé à l'adresse du conducteur.

Aymeric venait d'ouvrir la portière. Un vent glacial, chargé de flocons de neige, pénétra dans l'habitacle.

– Jules, fais quelque chose! lança Chloé.

Avalant sa colère, Jules détacha sa ceinture de sécurité et se pencha pour le maîtriser. Il agrippa Aymeric par le pan de son pull, lui entourant le cou avec son bras et le ramena vers l'intérieur avant de refermer la portière.

C'en fut trop pour Arthur. Le tic-tac du clignotant résonna dans la voiture.

– Laissez-moi descendre! répéta Aymeric avec un sourire euphorique.

– Arrête, Aymeric!

– Chloé, on t'a jamais dit que tu ressemblais à Betty Boop?!

– N'importe quoi!

– Je te jure, t'as une grosse tête et des yeux immenses sous tes cheveux noirs...

– Une grosse tête, t'es sympa, dis donc...

La voiture se lança sur la bretelle de sortie. Après une centaine de mètres, elle freina brutalement devant une pompe à essence. Arthur descendit, fit le tour du véhicule et s'immobilisa à hauteur de la vitre arrière. Ouvrant la portière, il tira Aymeric vers l'extérieur. Le jeune homme tomba sur les genoux et se releva, les yeux tournés vers le ciel voilé. Les flocons, irisés par les lumières de la station-service, flottaient au-dessus de lui.

– Au revoir, les schtroumpfs! cria-t-il avant de partir en courant.

Arthur le regarda filer, puis décida de regagner son siège plutôt que d'attraper froid.

– Aymeric, reviens, il fait -10! rugit Chloé en baissant la fenêtre. Arthur, tu le laisses partir comme ça?!

– Je peux plus le voir, ce mec, il est malade! Et si t'es pas contente, tu sors aussi. Alors? demanda-t-il en tournant la clé de contact.

Chloé tira sur l'enrouleur, glissa la boucle dans le loquet métallique et posa ses mains sur ses genoux. La Golf disparut sur la rampe d'autoroute en direction de Paris.

Aymeric ne savait plus où il était. Depuis des mois il se réveillait tous les matins avec un poids écrasant, cet instant où la vie quotidienne, faite de cours insupportables la semaine, de conversations insipides et de visites aux parents le week-end, reprenait avec son rythme de sablier.

Mais ce soir, tout était différent. Les choses et les êtres s'échappaient de leurs contours tristes à mourir pour se métamorphoser. Flamboyants, colorés, éphémères, des oiseaux du paradis. Il frissonna dans l'immobilité douce et glaciale et avança le long des lampadaires brouillés par la chute des flocons. Apercevant le magasin attendant à la station-service, il continua entre les camions noirs et immobiles. Plus il marchait, plus le monde lui apparaissait dans son unité, plein de lumières et de couleurs. La neige, le noir, le vent glacé, l'appartement de ses parents, tout cela était une illusion visant à contenir ses élans créatifs. Autour de lui, des écureuils au poil étincelant jaillissaient des arbres aux feuillages vert émeraude. Tout prenait un sens. Apaisé, il se tourna vers la route. Les 30 tonnes disparaissaient dans un brouillard verglacé avec la bonhomie rassurante de gros rhinocéros. Il en versa des larmes de bonheur.

Il avait chaud. Il retira son pull à col roulé, le jeta, puis arracha sa chemise et son maillot de corps. Il rebroussa chemin et aperçut des lapins blancs qui couraient sur la pelouse. Parvenu à hauteur des pompes, il distingua une grosse voiture d'où s'échappait un tuyau avec des ondulations de serpent. Il retira son pantalon, ses chaussures, ses chaussettes et son caleçon. Il enjamba la barrière de sécurité, glissa sur une petite pente et se précipita sur le macadam verglacé. Dans son dos, il entendit un nouveau sifflement, suivi d'un crissement de pneus. Il traversa les quatre voies et agrippa le rail de

métal du terre-plein central. Il sauta par-dessus une nouvelle barrière, puis une autre, et se rua en direction de la « Province ».

– Paris de mes deux! cria-t-il.

Il était un Bip Bip, lancé sur une longue route écrasée de soleil sous un ciel céruléen. La neige à moitié fondue retombait autour de lui. Soudain, en se retournant, il découvrit un gigantesque rhinocéros. Dans un geste ultime de compassion, il écarta les bras, ferma les yeux et attendit.

Le camion roumain s'immobilisa 100 mètres plus loin. Une heure fut nécessaire aux ambulanciers pour détacher le corps d'Aymeric de l'arbre de transmission.

* * *

Depuis quelques mois, Adeline sortait avec Karim. Un copain gouailleur au teint basané, c'était un délice. Rien de tel pour faire jacasser les copines. Sans parler de l'expression de sa mère quand elle l'avait découvert un soir chez elle, square Alboni.

Pour Adeline, Karim était l'instrument de sa rébellion contre une vie bourgeoise. Mais sa révolte s'arrêtait là. Pour rien au monde, elle n'aurait mis les pieds chez lui, à Bobigny. Et Karim ne s'en plaignait pas. Jamais il n'aurait osé avouer à ses copains qu'il était fou de cette fille.

Ce soir-là, elle avait emprunté le 4x4 Range Rover de son père et avait laissé Karim le conduire. Après un gymkhana entre porte d'Auteuil et place de l'Étoile, il était monté à 100 sur l'avenue des Champs-Élysées, puis il avait ralenti au passage d'un fourgon de police sur la place de la Concorde, s'était lancé rue Royale et était entré dans le parking souterrain situé sous la Madeleine. Noyés dans l'ombre, enlacés dans le confort de la Range, ils se sentirent bien. Il eut envie de lui faire l'amour. Elle eut une autre idée.

– Tiens, dit-elle.

Au creux de sa main, il aperçut deux gélules transparentes, remplies de minuscules pastilles fluorescentes, grises pour la plus

grosse, marron pour la plus petite.

– C’est quoi? demanda-t-il.

– Tais-toi et avale, répondit-elle en imitant sa voix grave avant d’éclater de rire.

– T’es conne, c’est quoi? insista-t-il.

– Un truc de ouf, mon cœur. Une fois que t’as pris ça, tu verras, le monde est beau.

Il eut envie de lui répondre que le monde était beau quand elle était là, mais il se dit qu’elle trouverait ça totalement con.

– C’est du crack, des amphéts, c’est quoi?

– Non, ça vient de... je sais pas. Tais-toi, ajouta-t-elle en posant son index contre ses lèvres. Tu prends ça et le monde est beau. Comme dans un dessin animé.

– T’as déjà essayé?

– Non, je t’attendais, qu’on le fasse à deux, comme deux amours.

Sur ces mots, ils avalèrent leurs gélules.

Karim fumait depuis l’âge de 15 ans. S’il avait déjà pris du speed, il n’avait en revanche jamais touché au crack, à la cocaïne ou aux phénéthylamines, fentanyl, et tryptamines. Il en avait trop observé les ravages chez ses amis.

Il reconnaissait avoir fait des conneries dans sa jeunesse, mais il était en terminale, il comptait s’en sortir. Et il aimait Adeline. Un peu folle, si libre, si drôle quand elle se promenait dans l’appartement du square Alboni. Il était déjà venu trois fois chez elle. À chaque occasion, sa mère ne l’avait pas quitté des yeux, comme si elle craignait de le voir embarquer l’argenterie.

Pourtant il s’y sentait bien, dans l’appartement plus grand que la mosquée de son oncle à Bobigny. Les couloirs craquaient sous les pieds, les murs disparaissaient derrière d’énormes bibliothèques, les portes des chambres étaient fermées, chaque objet était à sa place. Parfois, des airs de musique classique perçaient le silence.

Son regard se tourna vers Adeline. Elle venait d’engloutir les deux gélules. Elle riait. Sous le pull noir trop serré, il vit ses seins se

gonfler. Il observa ses pommettes saillantes, sa bouche plus charnue, ses yeux en amande, ses lèvres rouges et pulpeuses. C’est quoi, ce trip? se demanda-t-il. Il devait penser à haute voix, car Adeline lui répondit. Il l’entendit se plaindre d’avoir chaud. Elle retira ses vêtements, son soutien-gorge bleu apparut, tendu par sa poitrine qui semblait avoir doublé de volume. Ses petits pieds, débarrassés de ses bottines, se posèrent sur le pare-brise, elle ôta son jean moulant noir. «*J’ai chaud*», répétait-elle inlassablement.

– Vas-y, déshabille-toi...

Pour lui faire plaisir, il enleva ses vêtements à son tour, les réunit avec les siens et entassa le tout sur la banquette arrière.

– Et si on vivait nus?

– T’es folle?

– Non, vas-y, fous le feu aux fringues, ajouta-t-elle en se collant contre lui.

Assise en tailleur sur ses cuisses, le contact de sa peau nue le rendit fou. Sans relâcher son étreinte, il trouva un briquet, libéra une flamme immense et l’approcha du tas empilé à l’arrière. Un feu de joie remplit l’habitacle. En entendant les vêtements crépiter, il eut conscience du danger. Il la repoussa à regret, mit le contact et quitta la place de parking pour se lancer sur la rampe. Il accéléra, les pneus crissèrent, la tôle de couleur noire racla contre les bordures en béton, emporta la barrière de sécurité au niveau de la sortie. Il tourna sur sa droite et se lança sur la place à contresens. À ses côtés, Adeline s’agitait dans tous les sens. Le feu était en train de dévorer son siège.

– Tiens bon, mon amour... murmura-t-il.

Il vit une camionnette arriver en face. Au dernier moment, il l’évita, bondit sur le trottoir et pulvérisa la vitrine de Fauchon. Le véhicule explosa dans une éruption de flammes. C’était la première fois qu’il mettait les pieds dans l’épicerie de luxe.

– Mais c’est quoi, ce bordel? dit Sanchez en se garant sur le trottoir opposé au 11, place de la Madeleine.

Les gyrophares des véhicules d’urgence balayaient les façades des immeubles cossus et la tôle des voitures stationnées le long des trottoirs. Lucie Sanchez, commissaire principal à la DCPJ¹, sortit de sa Mégane en frissonnant. Entre les pompiers et les policiers, elle reconnut les silhouettes familières de l’inspecteur Castaldi, un grand costaud en imperméable à la Columbo, et de Ludovic et Anna, ses deux jeunes adjoints. Ils étaient rassemblés autour d’un véhicule carbonisé, l’avant encastré dans la vitrine de l’épicerie de luxe. Elle avança vers eux en claquant des dents.

– Salut patron! lança Castaldi en la voyant. Un peu frisquet, non?! ajouta-t-il avec son accent du sud.

Sa voix rocailleuse la réchauffa un peu. En recevant l’appel à 2 h 30 du matin, elle était sortie du lit comme un zombie, avait enfilé un jean, un chandail et son blouson en cuir. Sans réfléchir à la température de ce début février. Maintenant, elle grelottait et c’était bien sa faute. Depuis quelques semaines, elle vivait sur un petit nuage. Au terme d’une soirée arrosée au tournant de la nouvelle année, elle avait réappris à aimer. Un artiste peintre, de dix ans son cadet, avec un atelier à Montmartre. Les nuits, elle pouvait rester des heures à le regarder dormir. Son souffle tranquille, sa peau nue, brillante sous la lumière du lampadaire en face, ses cheveux bouclés qui filaient entre les doigts. Finis les mois de solitude après son divorce avec le père de ses deux enfants, un commissaire à la

1. Direction centrale de la police judiciaire.

BRB² qui l'avait abandonnée pour une gamine.

– Faites gaffe aux éclats de verre, patron!

Elle s'approcha du 4x4 carbonisé. Des fumerolles s'échappaient toujours de la carcasse.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé? interrogea-t-elle en tapant sur les manches du cuir pour se réchauffer.

– Un 4x4 de marque Range Rover (Castaldi prononçait Rannge Roveure) qui a pris feu, le conducteur a probablement perdu le contrôle de son véhicule et a percuté la devanture de chez Fauchon. Les deux occupants sont morts dans le sinistre.

– On a leurs identités? On connaît le propriétaire du véhicule?

– Je viens d'appeler pour vérifier le fichier des immatriculations. J'attends qu'ils me rappellent.

Elle se pencha et ramassa un morceau de verre, puis le glissa dans un sachet en plastique qu'elle tira de sa poche. Elle se retourna et embrassa la place d'un regard circulaire. Il neigeait toujours. Elle chassa les flocons de son blouson.

– On connaît la trajectoire du véhicule?

– Il venait du parking souterrain, la barrière de sécurité a été emportée, ensuite il a pris la place en sens contraire et il a terminé dans la devanture.

Ils inspectèrent la place couverte d'une fine pellicule de neige.

– Ludo, t'as une cigarette? demanda-t-elle.

Le jeune inspecteur lui tendit son paquet de Marlboro, elle en attrapa une et la serra entre ses lèvres. Il sortit son briquet et en approcha la flamme. La sensation de chaleur procurée par le tabac grésillant la reconforta.

– Y a pas moyen d'avoir un café ici? dit-elle.

– Tout est fermé, Lucie, intervint Anna. Il est plus de 3 heures du matin.

La commissaire prit un air renfrogné et se rapprocha de l'ar-

rière de la Range Rover.

– Bon, vous en pensez quoi? Un 4x4 à 50 000 euros qui brûle dans la vitrine de chez Fauchon?

– Un gamin chourave une Range Rover dans le parking de la Madeleine, répondit Castaldi, il est bourré... Avec la neige il perd le contrôle, il percute la devanture de la boutique... et le réservoir d'essence explose.

– Mouais, pas si courant, le réservoir qui explose.

– Si ce n'était pas la boutique de Fauchon, ce serait juste un fait divers.

– Deux morts, c'est jamais un fait divers, Castaldi, déclara Sanchez. On a les identités des mecs?

– Je ne crois pas que ce soient deux mecs, Lucie, dit Anna. On dirait un couple.

– Un couple. Comment tu sais ça?

– Il y a des vêtements sur le siège arrière. Ils ont brûlé mais on dirait des fringues de mec et de nana.

– Qu'est-ce qu'ils foutaient avec des fringues à l'arrière?

– Ils les avaient enlevées. Quand tu observeras les cadavres, tu verras : on ne distingue aucun lambeau de vêtement. Je pense qu'ils étaient nus.

– Nus?!

– Oui, je sais...

– Bon, ils arrivent quand, les médico-légaux? Peut-être qu'ils ont du café, eux...

À l'instant où elle finissait sa phrase, un gyrophare tourbillonna au loin. Le véhicule du service médico-légal contourna le fourgon stationné à l'intersection de la rue Royale et de la place de la Madeleine et continua avant de s'immobiliser devant le cordon de police.

Deux hommes sortirent de l'habitacle et saluèrent les quatre policiers.

– Salut Marco, dit Anna en faisant la bise à un grand blond. T'as fait quoi de Julie?

2. Brigade de répression du banditisme.

– Julie? Elle est à l’arrière.

La double porte du fourgon s’ouvrit au même moment. Une petite rousse en sortit.

– Et bien, t’es punie? plaisanta Anna.

La jeune femme, les cheveux attachés en chignon, sourit tout en enfilant sa combinaison blanche.

– Eh, les médicos, vous auriez pas du café? demanda Lucie d’un air désespéré.

– Si, lui répondit le dénommé Marco. Séb, tu viens au secours de la PJ, s’il te plaît? lança-t-il au troisième légiste.

Il se pencha à l’intérieur de l’habitacle et récupéra un thermos étincelant. Dans la boîte à gants, il trouva des gobelets en carton et leur servit du café brûlant.

– Tu me sauves la vie.

La vapeur s’élevait au-dessus du gobelet serré entre ses deux mains. Au fond, on apercevait le barrage de police sur la rue Royale, qui retenait comme une digue les riverains pressés de rentrer chez eux.

Sans perdre de temps, les légistes prirent des clichés des cadavres, retirèrent des matières sous les ongles et recueillirent de minuscules échantillons de peau avec des pinces coupantes. Puis ils dégagèrent les corps, les enveloppèrent dans des housses plastifiées et les transportèrent à l’intérieur de l’ambulance.

– Alors? demanda Lucie en débouchant le thermos pour se verser un troisième café.

– Ils étaient nus, répondit Julie en abaissant son masque.

– Qu’est-ce qu’ils foutaient à poil? Ils...?

– Quoi?

– Ils se faisaient des gros câlins?

– Encastrés dans la devanture de chez Fauchon avec un incendie de forêt derrière eux? rétorqua Julie.

– Oui, c’est idiot, dit Lucie, une main au-dessus du gobelet pour le protéger des flocons.

Elle frissonna de nouveau et se tourna vers la place, comme si

elle essayait de revivre la scène.

– Un fils de bourge avec une pute? hasarda-t-elle.

– C’est ce qu’on appelle une pipe fatale! lança l’inspecteur Castaldi en exagérant la dernière syllabe.

– C’est bon, Castaldi, le blâma Sanchez.

Julie fourra la main dans sa poche et en ressortit un petit sachet sous scellé contenant une bague.

– Vous en connaissez beaucoup, observa-t-elle, des putes avec un diamant de cette taille-là?

* * *

Vingt minutes plus tard, ils attendaient toujours sous la neige quand l’inspecteur de permanence rappela le portable de Castaldi. Il décrocha et brancha le haut-parleur.

– Putain, Jacques, tu foutais quoi? Ça fait une heure que je me les gèle.

– Écoute, Castaldi, je sais pas ce qui leur prend, mais on dirait un Téléthon ce soir! Ça n’arrête pas de sonner, et je suis seul.

– Ils vont être contents, les Parisiens, de se sentir aussi bien protégés.

– On a encore été mobilisés avec les Gilets jaunes et les indigénistes hier. La semaine dernière, c’étaient les manifestations anti-vaccin... et demain c’est les Turcs et les Arméniens... Quand ils auront fini, on pourra enfin faire du travail de police. Bon, sinon, j’ai ton immat’ : la Range appartient à un dénommé Alain Artaud, juge à la cour d’appel, domicilié au 6, square Alboni.

– Merci. Square Alboni, c’est cosu, ça... commenta Castaldi avant de raccrocher.

– Juge à la cour d’appel... dit Sanchez. Bon, soit c’est lui, soit l’un de ses gamins, ou alors on lui a piqué sa bagnole. Anna, tu restes avec Castaldi, et tu refais le tour de la place. Ludo, tu viens avec moi. On va square Alboni.

Après quelques mètres, elle s’arrêta et revint sur ses pas.

– Julie, je te prends le diamant si tu veux bien.

* * *

La Mégane se gara devant le 6, square Alboni. Le quartier était désert. Sanchez et Ludo franchirent les haies dressées devant l'immeuble haussmannien et s'arrêtèrent à la porte d'entrée.

– Artaud, Artaud... dit-elle en faisant défiler les noms sur l'écran digital. Je l'ai...

Elle sonna à plusieurs reprises. Après deux minutes, un grésillement annonça une voix féminine :

– Qui est-ce ?

– Madame Artaud ?

– Oui...

– C'est la police, madame. Commissaire Sanchez et inspecteur Krawczyk.

– La police ? Mais il est 4 heures du matin... Que voulez-vous ?!

– Vous parler. Peut-on monter, s'il vous plaît ?

– À cette heure-ci ? Mais pourquoi ?

– Votre mari possède-t-il un véhicule immatriculé AA-3452-JL ?

– AA-3... Je... je ne suis pas certaine.

– Une Range Rover noire.

– Oui, oui...

– Votre mari est-il avec vous, madame ?

– Bien sûr qu'il est avec moi ! Il dort.

– Madame, je sais qu'il est tard, mais pouvons-nous monter ?

– Cela ne peut pas attendre demain matin ? Mon mari est juge à la cour d'app...

– Madame Artaud, interrompit Sanchez, on a retrouvé votre véhicule incendié.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit au 3^e étage. Madame Artaud se tenait sur le seuil, l'air défait, en robe de chambre, les cheveux en

bataille. C'était une femme élancée, jolie, avec des cheveux noirs de corbeau et le teint clair.

– Entrez, entrez, vous allez réveiller les voisins. Je viens d'aller dans la chambre de ma fille et elle n'est toujours pas rentrée !

Sa voix se brisa sur la fin de la phrase. Elle était en larmes. Sanchez la repoussa à l'intérieur de l'appartement et referma doucement. Quand elle se retourna, madame Artaud était en train de défaillir.

– Ludo, aide-moi ! Elle tombe dans les pommes...

Le jeune inspecteur la retint avant qu'elle ne s'effondre. Tout en la soutenant, il dépassa le vestibule, entra dans le salon et la guida vers le sofa plongé dans l'obscurité. Lucie se dirigea vers une petite armoire vitrée et en ressortit une carafe en cristal remplie d'un liquide mordoré. Elle versa une copieuse rasade et lui tendit le verre. Après avoir bu, madame Artaud les pria de l'excuser et disparut dans le couloir sombre. Elle revint quelques instants plus tard, suivie de son mari. Assis de chaque côté d'une table basse occupée par deux magazines et un livre de poche, Sanchez et Ludo attendaient sans rien dire.

– Que se passe-t-il ? demanda le juge en entrant dans la pièce.

C'était un homme plutôt grand, vigoureux. La lumière du lustre suspendu au plafond éclairait sa chevelure grise.

– Monsieur le juge, commença-t-elle en se levant, commissaire Sanchez et inspecteur Krawczyk. Nous sommes désolés de vous déranger au milieu de la nuit. Nous venons de retrouver votre véhicule place de la Madeleine, carbonisé... avec deux cadavres à l'intérieur.

– Quoi ?! Mais...

– Deux cadavres ! Oh non... cria madame Artaud.

– Est-ce qu'on aurait pu vous le voler ? demanda Lucie.

– Je l'ai prêté à ma fille hier soir. Elle est sortie vers 11 heures du soir. Elle était avec son ami...

– C'est son nouveau copain, ajouta sa femme.

– Vous le connaissez ? demanda Sanchez.

– Oui, répondit-elle. On l'a vu deux ou trois fois...

– Quel est son nom ?
 – Karim... Je... je ne me souviens plus de son nom de famille.
 Elle se tourna vers son mari, hésita et dit :
 – Mais où est Adeline ?!
 – Elle n'est pas rentrée ? s'inquiéta le juge.
 Soudain, il réalisa. À son tour, ses traits se décomposèrent.
 – Oh non, vous ne pensez...
 – On ne sait rien, monsieur le juge. La Range Rover a brûlé, les deux cadavres sont méconnaissables.
 – Alors, elle lui aura laissé la voiture, et elle sera partie dormir chez une amie...
 – Je ne sais pas, madame, dit Sanchez. Évidemment, on vous prévient dès qu'on apprend quelque chose.
 Elle allait se diriger vers la porte d'entrée quand elle se souvint, hésita et mit la main à sa poche.
 – Ah oui... dit-elle.
 – Quoi ?! demanda madame Artaud.
 – On a... on a retrouvé une bague d'une grande valeur sur le doigt d'une des deux victimes.
 – Une bague ? À quoi ressemble-t-elle ?!
 Lucie la lui tendit d'une main tremblante. Éclairé par le plafonnier, le diamant brillait de mille feux.
 Le cri s'entendit dans tout l'immeuble.

* * *

Ludo et Sanchez regagnèrent leur véhicule. Elle sortit de stationnement et rejoignit l'avenue Kléber, remonta à toute allure jusqu'à l'Étoile, emprunta Mac-Mahon, puis l'avenue Niel. Parvenue à la place Pereire, elle récupéra les Maréchaux et fila sur le pont arc-bouté au-dessus de la voie ferrée. Elle se gara rue du Bastion³. Suivie de Ludo, elle salua le planton, entra et remonta les escaliers

3. Siège de la direction régionale de la police judiciaire depuis juillet 2017.

jusqu'au 2^e étage. Tous deux avaient l'air sombre.

– Combien de temps ça va leur prendre, à l'identification ? lui demanda-t-elle.

– Je sais pas. Ils nous aident pas, les parents, ils connaissent même pas le nom de famille du copain.

– On ne va pas perdre de temps, répondit-elle. Tu vas contacter l'opérateur mobile de la fille, tu leur demandes la liste des numéros les plus fréquemment appelés. Une fois éliminés ceux des meilleures copines et des parents, ce sera celui de son mec. On appelle son opérateur, on obtient son nom et son adresse.

Elle prit place à son bureau et alluma son ordinateur. La soufflerie du ventilateur ronronna.

– Fait chier, cette histoire... dit-elle en regardant son téléphone.

– Mais encore ?

– Tu trouves ça courant, les bagnoles qui explosent avec des cadavres nus à l'intérieur ?

Ludo réfléchit.

– Si ça se trouve, ils ont été agressés et on leur a piqué la Range. Y a peut-être de l'espoir.

– Pourquoi les voleurs finiraient-ils dans la devanture de chez Fauchon avec une voiture en flammes ?

– Une voiture bélier ?

– Chez Fauchon ?

– Ben...

– Et t'as déjà vu des voleurs qui bossent à poil ?

* * *

Dans les cas de corps non identifiés, on relève les empreintes digitales, on les confronte à celles de l'identité judiciaire ou aux traces laissées au domicile de la victime. Pour les décès par sinistre, les médecins légistes se rabattent sur les dents et les comparent avec

une fiche de soins dentaires. À défaut, ils recherchent des particularités anatomiques : une appendicite, une cholécystectomie, des prothèses, séquelles de fracture, ou quand tout est épuisé, les empreintes génétiques des parents ou des descendants.

Adeline était dépourvue de signes particuliers et n'avait jamais subi d'opération. On compara les dents avec un moulage effectué il y a deux ans par le dentiste de famille, contacté à son domicile rue du Laos.

En début de matinée, Ludo obtenait les numéros les plus fréquemment appelés de l'opérateur mobile d'Adeline. L'un des portables appartenait à un certain Karim Chemoune, domicilié chez ses parents, au 2, rue Marcel Broucxau à Bobigny. Les traces palmaires de deux doigts de la main gauche du cadavre masculin, curieusement préservées, furent ensuite confrontées aux empreintes digitales enregistrées dans un fichier de police à l'occasion d'une infraction commise à l'âge de 15 ans.

À midi, l'identité des cadavres était confirmée : il s'agissait bien d'Adeline Artaud et de Karim Chemoune. Maintenant, Sanchez devait déterminer la séquence des événements ayant abouti à leur mort tragique. Et surtout, elle avait la tâche d'annoncer la nouvelle aux parents des deux victimes. C'était le pire côté du métier.

– Ludo, dit-elle au jeune inspecteur, t'aurais pas un manteau à me prêter ? Je me pèle dehors, moi.

– Si, patron. Vous pouvez prendre mon polaire.

– T'es un vrai Saint-Thomas, toi, rétorqua-t-elle avec un sourire.

Elle l'enfila par-dessus son blouson de cuir. Son portable vibra dans sa poche de jean. Elle le sortit.

– Sanchez... Quoi ?

Elle raccrocha et se tourna vers Ludo :

– Putain, c'est l'hécatombe. On vient de retrouver deux cadavres sur le trottoir, place Saint-Augustin. Défenestrés d'une chambre de bonne, sept étages. Le premier a atterri sur une 108, l'autre s'est empalé sur un parcmètre. Et tu sais quoi ?

– Quoi ?

– Ils étaient complètement à poil.

* * *

L'autopsie des cadavres d'Adeline Artaud et de Karim Chemoune eut lieu le 4 février au matin. Comme pour tous les morts par brûlures, une procédure complète fut engagée : l'examen histologique pour l'analyse des tissus, musculaire, etc. ; le toxicologique pour les liquides biologiques, viscères, cheveux et écouillons de narines ; l'examen bactériologique pour l'analyse de l'urine et des selles.

Le mardi matin, Sanchez déposa ses deux enfants chez sa mère dans le XI^e arrondissement. Elle détestait ce rituel. Sentiment d'être responsable du départ de leur père, de ne pas être capable de les accompagner à l'école, de ne pas en éprouver l'envie. Elle se força à échanger des banalités et regagna sa voiture avec soulagement. Chaque année qui passait, elles avaient de moins en moins à se dire. Leurs rapports avaient toujours été conflictuels, mais quelque chose s'était brisé après la rupture avec son ex-mari. Aux yeux de sa mère, le divorce était l'échec ultime. Elle considérait la stabilité conjugale comme la charpente de toute vie qui mérite d'être vécue. Sans cette continuité, pas de famille, pas de bonheur, pas de grâce. Une sorte de « *prédestination* » par le mariage. À l'âge de 19 ans, Lucie s'était empressée de quitter la maison.

Elle arriva rue du Bastion. En milieu de matinée, elle retourna à l'Institut médico-légal. Le médecin légiste avait déjà reçu les résultats de l'analyse toxicologique des brûlés de chez Fauchon. Le dos tourné, le docteur Renouard ouvrit ses classeurs et fouilla dans ses dossiers. Puis il prit place, ajusta ses lunettes et lut ses conclusions :

– L'analyse toxicologique révèle les mêmes résultats pour les deux défunts. LSD, PCP, héroïne, métamphétamine, carfentanil et un autre opiacé.

– Tout ça ?!

– J’ai étudié l’usage de drogues multiples. Je n’ai jamais vu cette combinaison dans une telle quantité. Et attendez, les proportions sont exactement les mêmes chez les deux individus.

– C’est curieux en effet... Et ça donne quoi, un cocktail pareil ?

– Le lysergamide entraîne euphorie, fous rires, crampes, tremblements, modification de la sensation de pesanteur, hyperthermie et un état hallucinatoire. La phéncyclidine, ou PCP, est un psychotrope hallucinogène qui produit une sensation d’ivresse et de relaxation, conduit à des vécus de dépersonnalisation, mais aussi à de l’agressivité. L’héroïne et la métamphétamine, vous connaissez.

– Et le carfentanil ?

– On appelle également ça le 4-carbométhoxyfentanyl. Les vétérinaires l’utilisent comme tranquillisant pour les grands animaux. Littéralement de quoi assommer un cheval.

Sanchez rejeta la tête en arrière et déclara :

– Docteur, on vous a amené deux nouveaux cadavres, des garçons défenestrés. Pourriez-vous me rappeler une fois l’examen toxicologique terminé ?

– Bien sûr, depuis quand vous intéressez-vous à des morts par overdose et à des défenestrés ?

– L’instinct, docteur, l’instinct, dit-elle en touchant son nez.

* * *

Sanchez avait passé toute la matinée du mercredi enfermée dans son bureau à relire les dossiers d’Adeline Artaud, de Karim Chemoune, ainsi que ceux de Pierre Grellet et Hubert Régnier, les deux défenestrés. Rien ne liait les quatre individus entre eux. Elle commençait à douter de son intuition quand le téléphone sonna. Elle reconnut le numéro du standard de l’Institut médico-légal et décrocha.

– Docteur ?

– Bonjour commissaire, dit Renouard. Vous aviez raison.

– Raison ? Sur ?

– La drogue absorbée par les brûlés de Fauchon et les défenestrés de Saint-Augustin. Mêmes composés, mêmes quantités...

– Vos conclusions ?

– C’est un mélange fait en laboratoire.

– Que voulez-vous dire ?

– Attendez, vous allez comprendre. Sur les quatre cadavres, on a trouvé des traces de gélatine et de glycérol, c’est un plastifiant utilisé pour durcir l’enveloppe des gélules.

– Ils ne pouvaient pas avoir absorbé des médicaments ?

– Nous avons vérifié leurs dossiers médicaux. Pas de médicaments.

– Très bien, docteur, dit-elle. Un mélange de laboratoire...

– Quantités absolument identiques, traces de glycérol dans le corps, cela ne peut pas être une coïncidence.

Elle réfléchit, les yeux dans le vague.

– Ma conclusion, poursuivit-il, est qu’il s’agit d’une nouvelle drogue de synthèse. Du jamais-vu. Cette saloperie a le potentiel de causer une hécatombe.

Elle le remercia, raccrocha et appuya sur le bouton de l’interphone :

– Ludo, Anna, dans mon bureau...

Ils poussèrent la porte. Elle leur livra un rapide compte-rendu de sa conversation avec Renouard.

– Vous allez parler à vos contacts dans le milieu des stupéfiants, agiter les indics. Mais en souplesse. On doit apprendre d’où vient ce truc... Autre chose : vous allez me faire la liste des morts suspectes depuis le début de l’année, surtout quand elles impliquent des jeunes qui font la fiesta.

– Vous voulez dire, quand on retrouve les mecs à poil par un froid de canard ?

– Tu rigoles, Ludo, mais tout a une explication. L’un des composants de la drogue en question, le lysergamide, provoque une hyperthermie, ce qui explique tes mecs à poil.

Dans la journée, la DPJ établissait le lien entre les « brûlés de

chez Fauchon», les «défenestrés de Saint-Augustin» et «le suicidé de l'A6». Le procureur de la République ordonna l'autopsie d'Aymeric Rollin le jour même. Quand les résultats partiels de l'analyse toxicologique lui parvinrent, la commissaire Sanchez ne fut pas surprise. Elle contacta les parents d'Aymeric et put reconstituer les événements de sa dernière soirée.

Maintenant, elle devait rencontrer les trois témoins. La fille, Chloé, habitait Chatou, et les deux garçons, Arthur et Jules, résidaient à Chambourcy. De façon à éviter le caractère officiel d'une convocation au 36, Lucie et Anna débarquèrent le jeudi chez les parents du conducteur, Arthur, aux alentours de midi. Sa mère, madame de Solineaux, leur ouvrit.

Après les avoir invitées à entrer, elle les conduisit au salon où attendaient les trois jeunes gens et s'assit en retrait.

Anna posait les questions. Ils répondaient comme à un oral de grande école.

– Des gélules?

– Oui, rétorqua Chloé. Des gélules transparentes, remplies de micropastilles de couleurs très vives.

– Des couleurs très vives...

– Oui, fluorescentes. Il en a pris deux, je crois, et les effets ont commencé dix minutes après. On est rentrés avec la voiture d'Arthur, tous les quatre.

– Des effets comment?

– Il chantait, il racontait des trucs bizarres, il imitait Speedy Gonzales...

– La souris mexicaine?

– Oui, c'est ça. Il...

– Quand il s'est mis à gueuler, interrompit Arthur, à donner des coups de poing dans le toit de la Golf, j'en ai eu marre, je me suis arrêté et on est repartis. Après, on ne sait rien.

– Laissez-moi comprendre, déclara Sanchez, vous vous êtes arrêtés au beau milieu de l'A6...

– C'était pas au beau milieu de l'A6, protesta Arthur. C'était

une station-service sur une aire d'autoroute.

– Tu l'as abandonné sur une aire d'autoroute? Alors qu'il était en proie à des hallucinations?

– Mais qu'est-ce que j'aurais dû faire selon vous? se défendit Arthur.

– Tu aurais dû foncer vers l'hôpital le plus proche et le conduire aux urgences. Ce que tu as fait s'appelle de la non-assistance à personne en danger, passible de cinq ans de réclusion selon l'article 222-6 du code pénal. D'ailleurs, vous êtes tous les trois en cause.

L'effet fut immédiat. En découvrant l'air désespéré de son rejeton, la mère d'Arthur se leva d'un bond. Chloé ouvrit la bouche et ne la referma pas, Jules regarda ses ongles sans rien dire.

– Mais c'est un guet-apens! dit madame de Solineaux. Vous m'aviez pourtant dit...

– S'il vous plaît madame, répondit Lucie, ce sont les voyous qui font des guet-apens. Votre fils est majeur, et je peux le convoquer dans mon bureau demain matin première heure si je le souhaite.

– Mais il a cours! protesta-t-elle.

– Eh bien, ses copains lui passeront les notes.

Il y eut un silence de quelques secondes. Anna relança la conversation :

– Il a pris ces gélules... et ensuite il s'est passé quoi? Il criait, il était gai, d'accord, mais donnez-nous des détails.

– Il disait qu'il voyait tout comme dans un dessin animé, dit Jules en relevant la tête. Les couleurs, les paysages, les contours, les lumières et même les visages des gens étaient transformés.

– Transformés? Comme des personnages de dessins animés?

– C'est ça.

– Et vous ne savez pas qui a bien pu lui donner ou lui vendre la drogue?

La tête penchée, Jules examina à nouveau ses ongles. Chloé cherchait désespérément les yeux d'Arthur, qui refusait de la regarder.

– Elle était où, la soirée? demanda Lucie.
– Sens.
– Une soirée à Sens? Il n’y avait rien de plus près?
– Écoutez, interrompit Anna, c’est sûrement au cours de la soirée qu’il les a achetées. Sinon, vous l’auriez remarqué avant? Ou alors il vous en aurait parlé?

Il y eut un nouveau silence. Arthur et Jules montraient des signes de nervosité.

Enfin, Chloé parla.

– Le vendeur, il s’appelle Hamid.
– Comment tu connais son nom?
– Il m’a draguée toute la soirée.
– OK. Hamid comment?
– Je ne sais pas.
– Alors, qu’est-ce que tu sais?
– Il m’a dit qu’il étudiait à la Sorbonne.

* * *

– Donc, Hamid est arrivé en France à la rentrée et s’est inscrit à Paris 1 pour étudier les langues, résuma Anna en ressortant de la villa de Chambourcy.

– Ouais, langues d’Asie centrale à la Sorbonne.
– C’est un début.
– Appelle-les.

À la hauteur de la porte de Neuilly, Anna tomba enfin sur l’assistant de TD du département des langues d’Asie centrale.

– Bonjour, inspecteur Mendonça, police judiciaire, nous cherchons à parler à l’un de vos étudiants... J’ai juste son prénom... Hamid... Oui, il étudie à Paris 1... C’est ça, Asie centrale... Oui, j’attends... D’accord, merci. On arrive.

Elle raccrocha et rangea son téléphone dans sa poche de blouson puis se tourna vers Sanchez :

– Le chargé de TD a déjà croisé Hamid mais il ne le connaît

pas bien. Il m’a dit de m’adresser au professeur Levasseur. Elle finit son cours dans trente minutes.

– Il t’a donné son nom de famille?

– Danish. Hamid Danish.

– C’est afghan.

– Comment tu sais?

– J’ai vu un documentaire afghan récemment. Un politicien avait le même nom.

Sanchez se gara rue des Écoles. Elles entrèrent dans le bâtiment et demandèrent à parler au professeur Levasseur. On les conduisit jusqu’à un petit bureau encombré de dossiers, flanqué de deux bibliothèques remplies d’ouvrages aux titres ésotériques.

Le professeur était une femme d’une cinquantaine d’années, avec le visage sévère et des cheveux grisonnants terminés par une queue de cheval. Visiblement, leur présence ne la ravissait pas.

– La police? commença-t-elle.

– Nous voulons vous parler de Monsieur Danish. C’est bien l’un de vos étudiants? demanda Anna.

En entendant le nom d’Hamid, elle monta sur ses grands chevaux :

– Hamid est un garçon charmant, dit-elle. Que lui voulez-vous?

– On voudrait lui poser des questions, professeur, rétorqua Anna.

– Des questions... répéta-t-elle d’un ton persifleur.

Sanchez se retint d’exploser.

– Oui, des questions, ajouta Anna sans perdre son calme. Nous cherchons à parler à toutes les personnes ayant été en relation avec un certain Aymeric Rollin dans les heures qui ont précédé sa mort.

– Je suis désolée, dit-elle en adoucissant le ton, mais quel est le rapport avec Hamid?

– D’après les témoignages, il est l’une des dernières personnes à avoir parlé au défunt.

Elle se renfrogna, les regarda comme si c’était l’heure de l’in-

terrogatoire avec la Gestapo.

– Et en quoi cela ferait de lui un suspect ?

– Qui vous a parlé de suspect, professeur ? fit Sanchez. Interroger les dernières personnes ayant vu le défunt fait partie de la procédure. Vous, vous donnez des cours, et nous on cherche des témoins pour nous aider à élucider la mort d'un gamin de 20 ans.

Un froid arctique envahit la pièce.

– Parlez-nous de votre étudiant, professeur Levasseur, intervint Anna.

– Un garçon brillant. Il est d'arrivé d'Afghanistan en septembre. Au début, il ne disait pas un mot. Je me suis rendu compte qu'il ne parlait pas bien le français. Je lui ai fait donner des cours et il y a eu un déclic : en novembre, il s'exprimait parfaitement, il est devenu beaucoup plus sociable. Un garçon si gentil, il s'entendait bien avec tout le monde.

– Et ce changement soudain ne vous a pas étonnée ?

– Changement soudain ? Que voulez-vous dire ?

– Apprendre le français en deux mois, c'est rapide.

– Non, ça ne m'a pas étonnée. L'apprentissage des langues varie beaucoup selon les individus.

À la demande d'Anna, elle consulta son ordinateur et trouva l'adresse du domicile de Danish. Elle semblait regretter ce qu'elle était en train de faire.

Une fois installée dans la voiture, Lucie se tourna vers Anna.

– 30, cours Chambonas, à Sens.

– C'est parti.

* * *

Le cours Chambonas était une avenue assez large traversée par un square bordé de deux rues, un mélange de vieux immeubles et de bâtiments des années 70. Elles franchirent le seuil du 30 et examinèrent les boîtes aux lettres.

– Hamid Danish, 1^{er} étage gauche, lut Sanchez.

Une porte s'ouvrit, une grosse femme vêtue d'une robe à fleurs apparut.

– Que voulez-vous ? dit-elle.

– Police, répondit Anna en sortant sa carte, on souhaite parler à Hamid Danish. Il habite bien au premier étage ?

– La police, qu'est-ce qu'il a fait ? s'inquiéta la grosse dame.

– Rien, madame, on a juste des questions à lui poser.

– C'est bizarre, ça... déclara-t-elle en s'essuyant les mains avec le pan de sa robe.

– Qu'est-ce qui est bizarre ?

– Vous, vous le cherchez, et lui, il s'en va.

– Il est parti ?

– Non, pas encore. Il déménage aujourd'hui.

Elles se précipitèrent dans l'escalier. Arrivées au 1^{er} étage, elles tournèrent à gauche et virent le nom sur une carte de visite insérée dans un petit cadre doré. Lucie brandit sa carte de police et appuya sur la sonnette.

– Monsieur Danish, ouvrez. C'est la police !

Silence. En approchant son oreille de la cloison, elle entendit un cliquetis.

– Anna, baisse-toi ! dit-elle en se jetant de côté.

La rafale lui vrilla les oreilles. Elle dégagea son arme et regarda autour d'elle : sa collègue gisait étendue sur le sol, le blouson couvert de sang.

– Anna !

Elle se pencha sur elle.

– Parle-moi !

– Oh... putain, ça... fait mal...

– Bouge pas, on va te sortir de là, lui murmura-t-elle.

– Vas-y... Chope-le.

– Mais...

– Vas-y, j't'dis...

La commissaire sortit son téléphone et appela le 36.

– Allo, ici Sanchez. Envoyez une ambulance et des renforts

au 30, cours Chambonas à Sens, on a un policier blessé, je répète : officier de police blessé par balles, magnez-vous, bordel!

Elle rangea son portable dans sa poche et décocha un coup de pied au niveau de la serrure. La porte céda, elle vit une silhouette escalader la rambarde du balcon à l'extrémité de l'appartement. Elle se précipita vers la fenêtre, se pencha et aperçut en contrebas un homme qui s'éloignait en boitant.

– Police, arrêtez, ou je tire! hurla-t-elle.

L'individu leva son pistolet-mitrailleur et déchargea une rafale dans sa direction. Instinctivement, elle se jeta en arrière. Elle se releva et jaillit sur le palier. En croisant les yeux d'Anna, elle hésita.

– Ne bouge pas, les secours arrivent, ma puce...

– Vas-y... dit Anna. Qu'est-ce... que tu fous? Chope ce salopard...

Lucie dévala les marches, et tout en repoussant ses larmes, elle ressortit son téléphone.

– Vous foutez quoi, bordel?! demanda-t-elle.

– Patron, lui répondit Ludo, l'ambulance arrive et le commissariat de Sens sera sur les lieux dans deux minutes.

Elle raccrocha et le rangea à nouveau dans sa poche arrière. Dans l'escalier, elle fut prise de vertige. Elle se rattrapa à la rampe, continua jusqu'au rez-de-chaussée puis elle déboula sur le trottoir, fendit un attroupement de passants et fonça. Après 50 mètres, elle le vit disparaître sur la gauche. Il réapparut derrière le coin d'un immeuble. Une volée de balles claqua autour d'elle. S'abritant derrière une berline, elle attendit et repartit jusqu'au coin de la rue du général Dubois. Elle s'engagea sur la chaussée, fila tête baissée le long de la rangée de voitures alignées, coupa entre deux véhicules et rejaillit sur le trottoir. Elle le vit claudiquer en s'appuyant sur le mur.

– Arrête! hurla-t-elle, les deux mains serrées autour de son arme.

Il fit volte-face. La balle du Sig Sauer le frappa en plein cœur.

Quand elle se retourna, trois policiers en uniforme la visaient avec leurs armes réglementaires.

* * *

L'ambulance fonça à toute allure sur le boulevard du 14 juillet jusqu'à l'hôpital le plus proche, le centre hospitalier de Saint-Jean. La main serrée autour de celle d'Anna, Sanchez sentit que tout son corps était en train de s'effondrer. Quand les portes du fourgon s'ouvrirent, les ambulanciers tirèrent le brancard à l'extérieur du véhicule. Deux infirmières, en attente devant l'entrée des urgences, poussèrent les portes battantes et coururent en vérifiant la poche à perfusion. Un chirurgien surgit et les interrogea tout en avançant vers le bloc opératoire.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé? demanda-t-il.

– Blessure par balles, docteur, dit Sanchez, une rafale d'Uzi, du 9 millimètres.

– Elle est en bonne santé? continua-t-il tout en courant. Pas de problèmes médicaux? Quel âge a-t-elle?

– 29 ans, non, pas de problèmes, je crois...

Une infirmière, masque chirurgical sur le visage, repoussa Sanchez à l'extérieur. Les portes se refermèrent. Des voix, des cliquètements, le bip lancinant d'un électrocardiogramme, s'échappèrent du bloc.

En fin d'après-midi, des pas résonnèrent dans le couloir. Le chirurgien, un homme élancé d'une trentaine d'années, poussa la porte de la salle d'attente. Lucie était entourée des parents d'Anna, monsieur et madame Mendonça, de Ludo, Castaldi et du commissaire divisionnaire Leclerc. En apercevant le médecin, tous se levèrent d'un bond.

– Monsieur et madame Mendonça?

– Comment va-t-elle? s'écria la mère d'Anna.

– Votre fille est solide, elle va s'en sortir.

Tous poussèrent un soupir de soulagement.

– Deux balles de 9 millimètres : la première dans la clavicule, la deuxième a frôlé le poumon, dit-il en les regardant.

– Mais elle va... ? articula madame Mendonça.

– Oui, madame, ça va aller.

L'un après l'autre, Sanchez serra les parents d'Anna dans ses bras. Puis elle s'approcha du chirurgien :

– Je ne sais pas quoi dire, docteur. Je ne sais pas...

Elle fondit en larmes. Il ne répondit pas. Un sourire éclaira son visage. Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue.

– Merci, merci pour tout...

Ludo et Leclerc repartirent. Restée sur les lieux, Lucie obtint la permission d'aller voir Anna dans sa chambre pendant quelques instants, puis elle quitta l'hôpital et raccompagna les parents à leur domicile. À 20 h 30, elle se gara dans le parking souterrain du 36, rue du Bastion. L'ascenseur l'amena jusqu'au 3^e étage. En entendant du bruit dans le couloir, le commissaire divisionnaire Leclerc surgit de son bureau comme un diable de sa boîte.

– Comment elle va ?

– Elle est dans le coaltar, patron...

– Ouais, c'est normal... Et vous ? dit-il en hésitant.

– Bof... C'est bizarre, le métier qu'on fait, poursuivit-elle après une pause. On part au bureau le matin, on finit le soir à l'hôpital avec deux bastos.

– Jamais entendu de pareille connerie. Mais c'est pas grave, on vous paie pas pour donner des cours de philosophie.

Sanchez lui lança un regard courroucé. Leclerc secoua la tête tout en enfonceant sa grosse main velue dans la poche de son veston.

– Mais putain, Sanchez, pourquoi elle ne portait pas de gilet pare-balles ?!

– Je n'en portais pas non plus.

– Mais combien de fois... ?!

– Arrêtez, patron, on sortait du bureau de la prof d'université de Danish. Je l'entends encore, cette conne : un gentil garçon,

timide, discret... Comment on pouvait se douter qu'il nous accueillerait à coups d'Uzi ?!

– Votre métier consiste à vous répéter que n'importe qui peut vous accueillir avec un Uzi.

– Vous êtes d'humeur philosophe ce soir, patron ? persiffla-t-elle.

Il rit, ressortit sa grosse main de son veston et dit :

– En tous cas, bravo pour le rodéo en centre-ville. Quand la mode reviendra aux films de cow-boy, n'oubliez pas de postuler ! Ah, autre chose, la DGSI vient d'appeler.

– La DGSI, qu'est-ce qu'ils veulent ?

– Ils veulent nous raconter des trucs. Des trucs qu'ils auraient dû nous raconter depuis déjà bien longtemps, je suppose. Demain matin 8 heures pétantes à Levallois. En attendant, allez-vous reposer ! Vous avez une tête... On dirait ma mère le jour où je lui ai dit que j'entrais dans la police.

* * *

À 7 h 45, Sanchez se présenta au siège de la DGSI. Elle avait à peine dormi. Toute la nuit, blottie entre les bras de Frédéric, elle avait revécu la scène : la porte qui éclate, le corps étendu d'Anna, le sourire du gentil étudiant tueur. C'était la première fois qu'elle abat-tait un homme. La psychologue du service avait essayé de la joindre la veille au soir à deux reprises. Elle n'avait pas répondu à ses appels.

Une secrétaire vint la chercher à la réception à 7 h 55 et la conduisit jusqu'à une salle de conférence, équipée d'un écran digital apposé sur un mur bordé d'une large baie vitrée. En entrant, elle promena son regard sur les huit personnes assises autour de la table rectangulaire. Elle reconnut la commissaire Aude Peyrac, perdue de vue depuis leur coopération en 2017, aperçut le commissaire Leclerc et salua une demi-douzaine de personnes inconnues.

– Asseyez-vous, Sanchez, dit Leclerc.

Elle s'installa à la seule place vacante. Des dossiers entourés

d'un bandeau tricolore et des carnets de notes étaient posés devant les différents participants à la réunion. Les hommes étaient vêtus sobrement, costumes sombres et cravates sans fantaisie. Peyrac et elle étaient les deux seules femmes.

– Bon, commença Aude Peyrac, nous avons organisé cette réunion pour vous briefer sur Tom & Jerry. C'est le surnom donné à une nouvelle drogue de synthèse, un psychotrope hallucinogène responsable de six décès depuis cinq jours.

– Pourquoi Tom et Jerry? demanda Sanchez tout en dénouant le ruban bleu blanc rouge enroulé autour du dossier.

– Si vous observez bien, répondit-elle en ouvrant un petit flacon et en sortant deux gélules au film transparent, vous noterez qu'elles sont de tailles différentes : la plus grosse est grisâtre et la plus petite marron⁴. Il paraît que *Tom & Jerry* est un dessin animé populaire chez les enfants pachtounes.

– Les enfants pachtounes? intervint Leclerc.

– Alors, le mec que j'ai buté hier, interrompit Sanchez, s'il est Afghan, c'est pas une coïncidence.

– Non, dit Aude Peyrac.

– Et ce n'était pas une bonne idée de l'abattre, commissaire, déclara un homme au badge indiquant : « *Stéphane Cazette, DGSI.* »

– Ce n'était pas une bonne idée de tirer sur mon adjointe.

Cazette ne répondit pas. Mais Lucie n'était pas prête à lâcher.

– Dîtes donc, insista-t-elle, le renseignement sur les étudiants étrangers en provenance de pays à risque, c'est bien du ressort de la DGSI?!

– C'est bon, Sanchez, la coupa Leclerc sans lever les yeux du bloc-notes sur lequel il dessinait un gros chat et une souris, le rongeur avec un Uzi, et le matou avec un Sig Seuer. On a compris.

– Reprenons, déclara Peyrac. Tom & Jerry est une drogue totalement nouvelle. On sait qu'elle provient d'Afghanistan.

– Excusez-moi, dit Leclerc, depuis quand la DGSI s'occupe-t-

4. *Tom et Jerry* est un célèbre dessin animé né dans les années 40 qui met en scène un chat gris et une souris marron.

elle d'affaires de stupéfiants? Si vous commenciez par-là? On a tous les nerfs un peu à vif avec ce qui s'est passé hier. Si c'est pour nous apprendre que l'étudiant, « *gentil et discret* », était surveillé par la DGSI, vous n'aviez pas besoin de convoquer une réunion.

– Commissaire, fit Peyrac avec son plus grand sourire, laissez-moi continuer s'il vous plaît. Vous aurez les réponses à vos questions.

– OK, allez-y, répondit Leclerc avec son ton bourru.

– Merci. Nous sommes confrontés à plusieurs problèmes. Le premier, c'est la drogue elle-même. Le professeur Meyer ici présent va nous en parler dans un instant.

Tous se tournèrent vers l'inconnu. La soixantaine, le front dégarni, il avait les yeux ronds d'une chouette.

– Le second problème, poursuivit-elle, c'est que nos collègues allemands, britanniques, italiens ou américains n'ont jamais entendu parler de cette drogue.

– Je ne comprends pas, dit Sanchez.

– Pour le moment, cette drogue, on ne la trouve qu'en France...

Tous se regardèrent d'un air étonné.

– Pourquoi est-ce si bizarre? insista-t-elle. C'est le début et les trafiquants montent leurs réseaux.

– Hier, on a contacté l'antenne de la DEA⁵ à Kaboul. Ils n'ont jamais entendu parler de cette drogue. Quand on leur a dit que c'était une drogue de synthèse, ils ont rigolé. Ils ne voient pas pourquoi des trafiquants afghans s'amuseraient à exporter des drogues de synthèse.

– Et si ça ne venait pas d'Afghanistan? demanda Lucie.

– Tout nous porte à croire que ça vient de là.

Cazette intervint après quelques secondes de silence.

– Mais oui, réfléchissez, ça n'a aucun sens : une drogue en provenance d'Afghanistan qu'on ne trouve pour le moment qu'en

5. Drug Enforcement Agency.

France et dont personne n'a entendu parler à Kaboul.

- Quelle est votre explication ? demanda Leclerc.
- Nous croyons que la France est visée, répondit Peyrac.
- Visée ?

– Oui, commissaire. Inutile de vous dire que dans le contexte actuel, nous prenons ces menaces très au sérieux. Entre les tensions intérieures, les risques d'attaques terroristes et les crises diplomatiques à répétition, nous examinons tout danger potentiel avec la plus grande minutie.

- Naturellement... approuva Leclerc.
- Mais écoutons plutôt le professeur Meyer.

Les rideaux en acier s'abaissèrent. Un écran en vinyle se déroula sur le mur. Le professeur Meyer repoussa sa chaise, s'éclaircit la voix et s'approcha, un pointeur électronique à la main.

– Mesdames, messieurs, bonjour, commença-t-il dans un français impeccable doté d'un léger accent américain. Je me présente : je suis le professeur Meyer. Ma spécialité, ce sont les drogues. J'ai commencé ma carrière dans les années 70 en étudiant les effets du LSD sur les toxicomanes. Depuis quelques années, je me suis intéressé aux opiacés et surtout à leurs dérivés, les opioïdes et par extension, les *designer drugs*... les « drogues de synthèse ».

Les personnes rassemblées l'observèrent sans dire un mot.

– Mesdames, messieurs, continua-t-il, celui qui a imaginé ce cocktail est un agent du démon...

Il y eut quelques froncements de sourcils. Parmi les rangs de la DPJ et de la DGSJ on comptait des libres-penseurs, des athées, des agnostiques. Mais personne dans la salle ne croyait au démon.

– C'est le composé de drogues le plus puissant que j'ai jamais rencontré et je croyais avoir tout vu. Voyez plutôt...

L'écran s'illumina. On aperçut une liste de substances aux noms ésotériques.

– J'imagine que vous les connaissez : LSD, PCP, héroïne, méthamphétamine, carfentanil et un opiacé qui ressemble à un dérivé de l'oxycodone. Les effets de ces substances sont connus : analgésiques,

anti-douleurs, euphorisants, hallucinogènes, spasmolytiques... Le point commun entre ces produits est que tous requièrent un travail de synthèse chimique.

– Même l'héroïne ? demanda Cazette.

– Bien sûr ! s'étonna Meyer. L'héroïne ou diacétylmorphine ne se trouve pas dans la nature, vous confondez avec l'opium. L'héroïne est un opiacé semi-synthétique obtenu par acétylation de la morphine, le principal alcaloïde issu du pavot à opium.

– Professeur, interrompit Peyrac, merci, mais ne nous perdons pas trop dans des explications scientifiques. D'où vient cette drogue ? Et quel danger représente-t-elle ?

La liste des substances disparut de l'écran. À sa place, un graphe illustre la courbe des décès par overdose en Amérique du Nord depuis le début des années 2000.

– Comme vous pouvez le constater, la situation aux États-Unis est catastrophique. Le nombre des morts par overdose y atteint un niveau épidémique. En 2018, on franchit pour la première fois les 50 000 morts, et ça continue à augmenter.

– Mais pourquoi ? demanda Sanchez.

– Pourquoi quoi, madame ? interrogea Meyer.

– Pourquoi une telle crise ?

– Madame, chaque épidémie de drogue commence avec une guerre. L'abus de morphine débute à la guerre civile⁶, celui d'amphétamines avec la Seconde Guerre mondiale, l'héroïne est la drogue de la guerre du Vietnam, les opiacés de synthèse, ce sont ceux de la « *War on Terror* »⁷.

– Professeur, tout ceci est passionnant, demanda Peyrac, mais où voulez-vous en venir ?

– Prenez le fentanyl, un puissant analgésique de synthèse. Ses effets sont 50 fois supérieurs à ceux de l'héroïne. Considérez le carfentanil, un opioïde synthétique à l'effet 100 fois plus intense

6. Civil War : Meyer est Américain, il veut dire la guerre de Sécession.

7. Guerre contre le terrorisme, lancée par George W. Bush après le 11 septembre 2001.

que le fentanyl. Maintenant rappelez-vous que la drogue dont nous parlons ici, Tom & Jerry, contient tout cela et d'autres produits. Mélanger des analgésiques aussi puissants avec des psychédéliques hallucinogènes tels que le LSD et des psychotropes comme le PCP est l'œuvre du démon... Le but ici n'est pas de créer de la dépendance...

– Alors, si ce n'est pas pour créer de la dépendance, c'est pour quoi?

– Le but de cette drogue est de tuer.

Des murmures agitèrent la salle.

– N'oubliez jamais que la drogue est un commerce, violent et criminel, certes, mais un commerce avant tout. Les trafiquants veulent créer le plus de dépendance possible, mais ils ne souhaitent pas tuer leurs clients. Ici, ce n'est pas le cas.

Conscient de son effet, Meyer conclut :

– Mesdames, messieurs, je suis désolé de vous le dire, ce qui vient d'arriver sur les belles avenues de l'Ouest parisien est l'équivalent de la bombe H du marché des stupéfiants. Morts spectaculaires, suicides, il faut vous préparer au pire...

La voix de Leclerc s'éleva au milieu des murmures.

– Commissaire Peyrac, pourquoi la DGSI s'intéresse-t-elle à cette histoire?

Ignorant la question, Peyrac observa la porte au fond de la salle. Un homme, l'air martial, cheveux courts et gris, venait d'entrer. Elle allait le présenter au reste des participants quand son téléphone posé sur la table vibra. Elle se pencha, lut et secoua la tête.

– Mauvaise nouvelle, dit-elle, le fils d'un ancien ministre vient de sauter du 3^e étage de son appartement. Ce sera à la Une dans l'heure qui vient.

– Quelle horreur! s'émut un collègue assis à sa droite.

– Mais qui?! demandèrent les autres participants à la réunion. Elle les informa.

– Commissaire Peyrac, dit Leclerc après un long silence. Vous n'avez pas répondu à ma question. Nous, nous sommes flics, nous

sommes en charge de la sécurité publique. Vous, à la DGSI, vous vous occupez de sécurité intérieure. Je ne vois toujours pas en quoi cette affaire est de votre ressort.

– Général, vous voulez répondre? demanda Peyrac en se tournant vers l'individu debout au fond de la salle.

L'homme arrivé en retard prit la parole. Il était habillé en civil, mais son regard, sa coupe de cheveux, indiquaient le militaire.

– Nous pensons être confrontés à une nouvelle forme d'action terroriste, commença-t-il. Une action concertée, planifiée, organisée, visant à la déstabilisation du pays. Imaginez une épidémie de drogue de synthèse létale, combinée à une opération de propagande sur Internet de grande ampleur, dont l'objectif est de susciter la peur, la panique, de semer la haine et la discorde entre les différentes communautés qui composent la Nation. En un mot, une action visant au chaos, à la fin de la paix civile.

– Nom de Dieu, murmura Sanchez.

– Mais, dit Leclerc, qu'est-ce qui vous indique...?

Devinant sa pensée, le général l'interrompit :

– L'opération de propagande? Elle a déjà commencé. Revendiquée par un groupe islamiste afghan inconnu. Nous pensons que cette attaque a le potentiel d'envenimer sur la durée un climat intercommunautaire déjà très tendu.

L'atmosphère dans la salle devint de plus en plus sonore. Le professeur Meyer observait la scène sans savoir s'il devait se rasseoir.

– À partir de maintenant, conclut le haut gradé, cette affaire est du ressort de la DGSE.

La cité des Tarterêts est emblématique des banlieues sensibles de la région parisienne. Rendue célèbre dès les années 90 pour ses faits de délinquance, elle est l'une des premières à recevoir le qualificatif de « zone de non droit ». Vingt-cinq ans plus tard, en dépit des fortunes dépensées dans la politique de la ville, sa situation n'a pas changé. En fait, les choses ont empiré. Selon le ministère de l'Intérieur, le quartier « *souffre plus que d'autres d'une insécurité quotidienne et d'une délinquance enracinée [...] et connaît depuis quelques années une dégradation importante de ses conditions de sécurité.* »

Né dans l'une des 16 tours de l'avenue Léon Blum, Samir Badaoui ne savait rien de l'origine de sa rue, si ce n'est qu'elle portait le nom d'un « sale feuj ». Il était encore trop jeune quand des délinquants de sa cité étaient partis en Syrie. Il n'avait jamais manifesté aucun intérêt pour la religion, jamais téléchargé de manuel expliquant comment fabriquer une « veste-suicide » et préférait Netflix aux vidéos de l'État islamique. Pour lui, Daech appartenait au passé. Pourtant, il était rempli de haine. Entre les descentes de flics de plus en plus fréquentes dans la cité et les cours d'éducation civique cherchant à excuser le blasphème, une rage inouïe s'était emparée de lui et ne le quittait plus.

La veille, un de ses amis, adepte de propagande islamiste sur Internet et fan des théories du complot, lui avait envoyé un lien sur WhatsApp. On y voyait un petit homme assis en tailleur, coiffé d'un turban vert, avec un drapeau islamique accroché derrière lui. Il s'exprimait en afghan, mais heureusement, sous les caractères arabes, il y avait des sous-titres. Dans la vidéo de deux minutes, il décrivait les

conditions d'existence des musulmans de France : entassés dans des ghettos, condamnés à travailler comme des esclaves, persécutés par la police, par toutes ces lois anti-islamiques, l'interdiction du port du voile... Il n'y avait aucun doute : les Français voulaient la mort des musulmans. Maintenant, ils allaient payer. Tom & Jerry. Cette drogue serait la revanche des opprimés contre leurs oppresseurs. Samir partagea la vidéo aussitôt après l'avoir regardée.

Le soir, il en discuta avec des copains de son âge devant les ascenseurs défoncés de sa cité. Ils avaient tous déjà entendu parler des vidéos du mollah. Mais aucun ne savait où se procurer la drogue au nom de chat et de souris.

Samir avait de l'ambition. Selon lui, les drogues de synthèse, 2C-E, 2C-D, 6-APB, étaient les drogues du futur. S'il se lançait suffisamment tôt dans le business, il deviendrait le Nino Brown des Tarterêts. Après avoir vu *Breaking Bad*, il avait même essayé d'écouter en cours de chimie. Mais le chemin de la science n'était pas pour lui.

Toute la journée, il chercha à se procurer du Tom & Jerry. Sans succès. Le lendemain, il reçut un appel sur son deuxième mobile. Un copain d'un copain connaissait un Afghan débarqué de nulle part, qui opérait dans les quartiers bourges, où il revendait le produit depuis une semaine. Un rendez-vous fut vite organisé. À 22 heures, il prit le RER D, changea à Juvisy et le rencontra gare d'Austerlitz. Il lui acheta dix gélules contre 800 euros. Futur homme d'affaires, il se devait d'essayer la marchandise. De retour à Évry vers minuit, il absorba une capsule grise et une capsule marron. Au début, il ressentit une sensation de bien-être, suivie d'excitation extrême. À l'euphorie succéda une envie débordante de violence : il fallait qu'il « *crame du keuf* ». Il connaissait l'emplacement de la cache d'armes la plus proche, pas le « libre-service », où l'on pouvait négocier le prêt d'un pistolet automatique, mais celle où les « grands » du quartier s'approvisionnaient avant les braquages. Ce soir-là, il se sentit invincible. Il fouilla dans la chambre de son frère, trouva une masse et descendit les 23 étages de sa tour à pied, l'instrument à la main.

Puis il se rendit en courant rue Eugène Delacroix, fonça au sous-sol, marcha dans l'obscurité, guidé par le faisceau lumineux de son iPhone X, et s'arrêta devant le box 17. À l'aide de la masse, il pulvérisa le cadenas, déroula la chaîne et souleva le rideau de fer. La silhouette d'une BMW apparut dans le noir. Il fit le tour du véhicule, força le coffre, trouva une caisse en métal et l'ouvrit. La caverne d'Ali Baba : 15 kalachnikovs, des dizaines de chargeurs et des explosifs. Il saisit un fusil-mitrailleur, fourra cinq magasins de 30 balles à l'intérieur de ses poches et attrapa une grenade. Il sortit du box sans prendre la précaution de refermer, courut le long de la rampe du parking souterrain et remonta la rue. Après 300 mètres sous la neige, il arriva devant sa tour. Il avait de plus en plus chaud. Il récupéra sa mobylette, leva le siège, y déposa les chargeurs et la grenade, passa la bandoulière de la kalachnikov autour de son épaule et mit le moteur en marche. Bientôt il déboula rue du Champ d'Épreuves devant le commissariat de police. Il descendit de mobylette, retira son pull, son jean et ses baskets, souleva le siège, s'empara de la grenade, la dégoupilla et la lança de toutes ses forces. L'explosion réveilla tout le quartier et deux hommes en uniforme avec des grosses têtes comme dans les dessins animés sortirent du commissariat. Il cligna des yeux pour être sûr de ne pas rêver. Une chaleur de plus en plus forte l'envahit, comme s'il se consumait de l'intérieur. Il ôta ses chaussettes, son boxer short, et sauta sur l'engin. La kalachnikov dans sa main droite, il fonça à toute vitesse en direction des deux policiers et lâcha une longue rafale. Quand il chercha un nouveau magasin dans ses poches, il réalisa qu'il n'avait plus de vêtements. Il y eut un claquement. Sa boîte crânienne explosa.

Une heure après, accompagnées des équipes de la BAC, les urgences enlevèrent le corps nu d'un adolescent défavorablement connu des services de police. La rumeur courut que les flics l'avaient dénudé, battu et assassiné d'une balle dans la tête.

Très vite, le quartier fut la proie des flammes.

* * *

Le Conseil de défense et de sécurité nationale est une réunion de « cabinet rapproché » centrée autour des questions de défense. Sous la présidence de Jacques Chirac, il était composé du Premier ministre, des ministres de l'Intérieur, de la Défense, des Affaires étrangères, des DOM-TOM, de la Justice et des Finances. Avant 2015, il se réunissait deux à trois fois par an. Par la suite, le rythme augmenta pour devenir presque hebdomadaire en 2017. Depuis la présidence Hollande, certaines décisions, comme les autorisations d'assassinats ciblés, se prennent en Conseil de défense « restreint ». Outre le président, y assistent le secrétaire général de la Défense et de la Sécurité nationale, le Premier ministre, les ministres des Armées et des Affaires étrangères, le ministre de l'Intérieur, ainsi que le coordonnateur national⁸ et les chefs des services de renseignement.

À l'intérieur du PC Jupiter⁹, les neuf hommes et la seule femme présente attendaient le président. La porte s'ouvrit. Précédé d'un policier du GSPR¹⁰, Emmanuel Macron entra et s'installa.

– Bonjour, commença-t-il. Je suis désolé de vous avoir convoqués un samedi. Mais les événements des derniers jours et ceux de la nuit passée aux Tarterêts l'exigeaient. Florence, est-ce que tu veux commencer ?

Florence Parly, énarque passée par les cabinets ministériels avant de fréquenter l'entreprise puis de revenir à la politique, ne jouissait pas d'une crédibilité élevée à ses débuts, mais, prudente et bonne communicatrice, elle s'était progressivement imposée à son poste. Elle caressa son foulard bleu turquoise et déclara :

– Depuis quelques jours, sept jeunes gens sont morts après

8. Coordonnateur national du renseignement, poste créé en 2008. Il devient le Coordonnateur national du renseignement et de la lutte contre le terrorisme en 2017.

9. Salle souterraine et sécurisée de l'Élysée.

10. Groupement de sécurité de la présidence de la République, dépend de la police nationale, réunit aussi des gendarmes issus du GIGN. Chargé de la protection rapprochée du président, de sa famille, et de certaines personnalités.

avoir consommé une nouvelle drogue, baptisée Tom & Jerry en raison de la couleur et de la forme des gélules, un composé d'opioïdes, de LSD, de PCP. Ils étaient issus de quartiers privilégiés de Paris. Hier, le fils de l'ancien ministre de la Santé s'est jeté par la fenêtre après en avoir absorbé.

– Je me rendrai aujourd'hui au domicile de la famille pour présenter mes condoléances au nom du gouvernement, intervint le Premier ministre. C'est une épouvantable tragédie.

Tous approuvèrent d'un air grave.

– Cette nuit, reprit Parly, un jeune se serait procuré la même drogue de synthèse. Il a attaqué le commissariat de Corbeil-Essonnes à la grenade et à l'arme de guerre. Le jeune et un policier sont morts. La cité des Tarterêts vient de connaître sa plus grave nuit d'émeute depuis 2005. Si nous ne faisons rien, nous anticipons une véritable épidémie...

– Heureusement, le calme semble restauré, intervint Darmanin. Pour ce soir, nous mobilisons cinq compagnies de CRS et des renforts de la BAC. Les unités spécialisées de la préfecture de police analysent en ce moment des centaines d'heures de vidéosurveillance afin d'identifier les meneurs et de les appréhender.

Tous l'écoutèrent attentivement. Certains regards interrogateurs se portèrent sur Parly.

– Vous vous demandez sûrement pourquoi les Armées s'occupent de faits criminels. Vous allez comprendre. Général, continua-t-elle en se tournant vers un militaire, cheveux courts et gris, voulez-vous commencer votre exposé ?

Le général Palasset¹¹ échangea un regard avec Bernard Émié, le directeur général de la Sécurité extérieure, et se tourna vers l'écran, coincé entre une grande carte du monde et le policier du GSPR.

L'image apparut : un fond noir laissa place à la silhouette d'un homme enturbanné. Il était assis au fond d'une grotte au milieu de

11. Général de corps d'armée, issu du corps des chasseurs alpins, commande les forces françaises en Afghanistan, l'opération Barkhane, directeur général de la Sécurité extérieure entre le 21 mai et le 26 juin 2017.

tapis aux couleurs fades. Derrière lui, un drapeau vert frappé d'un croissant islamique était accroché à la paroi. L'écran se figea.

– Nous avons conduit une analyse détaillée des images de la grotte : l'éclairage, la surface des murs, et même les motifs et la densité estimée du nouage des tapis; puis nous les avons comparées à des vidéos de Ben Laden et des Talibans. On pense que les vidéos sont bien réalisées en Afghanistan, commenta Palasset, ou dans l'une des zones tribales à la frontière. L'homme s'exprime en pachtoune...

– On est sûrs qu'il est Afghan? demanda Le Drian.

– D'après nos linguistes, oui. Il parle le pachtoune avec un accent afghan, pas pakistanais... Cette vidéo a été mise en ligne le 2 février, la veille des premiers décès. Il y en a beaucoup d'autres disponibles sur Internet. Certaines font référence à la drogue, d'autres prônent la révolte dans les banlieues, toutes appellent à la violence, à l'insurrection, etc. On voit même circuler de « fausses » scènes de décapitations de personnalités, des incendies de mosquées, d'églises, réalisés à l'aide de logiciels de postproduction professionnels. Tout cela est relayé par des milliers de comptes Facebook, Twitter et Instagram, qui colportent des fausses nouvelles à raison de 500 « posts » par heure. L'analyse du téléphone du jeune Samir Badaoui indique qu'il a téléchargé l'une de ces vidéos quelques heures avant d'absorber la drogue et d'attaquer le commissariat de Corbeil-Essonnes. Nous pensons qu'il s'agit du début d'une action coordonnée.

Il appuya sur la touche de l'ordinateur. L'image se focalisa sur l'orateur. Il était vêtu d'un turban vert, d'un kurta et d'un shalwar¹², vêtements traditionnels pachtounes. Une voix monocorde sortit du corps frêle, scandant chaque phrase comme un psaume. La main droite élevée d'une façon doctorale, l'index pointé vers le ciel pour faire référence à Allah ou dirigé vers la caméra pour menacer ses ennemis. Les sous-titres défilèrent en bas de l'écran, blancs sur fond

noir pour les caractères arabes¹³, en bleu pour la traduction française.

« Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.

Allah le Très-Haut a dit : "et ils pensaient qu'en vérité leurs forteresses les défendraient contre Allah. Mais Allah est venu à eux par où ils ne s'attendaient point, et il a lancé la terreur dans leurs cœurs. Ils démolissaient leurs maisons de leurs propres mains, autant que des mains des croyants." Nos frères vont semer la mort dans le sentier d'Allah, secourant sa religion, son Prophète et ses alliés, et voulant humilier ses ennemis les croisés. Allah a conquis par leur main et a jeté la crainte dans le cœur des croisés dans leur propre terre.

Dans les jours qui viennent, le parti de Satan sera attaqué... »

– Il parle de la France, précisa Palasset en arrêtant l'image.

– C'est-à-dire? demanda le ministre de l'Intérieur.

– Le parti de Satan, c'est la France, répondit le général avant d'appuyer sur la commande « Lecture ».

« Semaine après semaine, les infidèles paieront le prix de leurs crimes. Leurs enfants perdront la raison, ils se précipiteront dans les bras de Satan, ils se donneront la mort, ils plongeront dans les tourbes de la débauche. La France est le pays des infidèles, elle massacre les nôtres en Afrique, au Mali, en Libye, leurs avions bombardent les croyants en Syrie et en Irak, la France meurtrit la communauté musulmane sur sa propre terre. Le parti de Satan doit se préparer à la mort de ses enfants sans pouvoir rien faire, comme les pères et les mères du Dar el-Islam assistent à la mort des leurs sous les bombes des avions croisés.

Cette attaque n'est que le début de l'ouragan qui s'abattra sur la France. La conquête du Dar al-Ahd ne fait que commencer. Allah est le plus grand. »

La vidéo prit fin. Florence Parly jouait avec les pans de son foulard, Emmanuel Macron tripotait la pointe de son stylo et Le Drian, affalé dans son siège, avait les mains posées sur son ventre.

– Jean-Pierre, intervint le ministre des Affaires étrangères,

12. Chemise et pantalon amples.

13. Le pachtoune s'écrit en caractères perso-arabes, ou alphabet arabe modifié.

pourquoi a-t-il dit Dar al-Ahd?

– Oui, il aurait dû dire Dar al-Harb¹⁴, territoire des infidèles. Mais il a choisi de dire Dar al-Ahd. C'est le terme qu'on utilisait par exemple pour décrire la relation du sultanat ottoman avec ses vassaux chrétiens...

– Général, et alors, ça veut dire quoi? s'impacienta le président.

– Monsieur le Président, intervint Bernard Émié, le choix de ce terme est cohérent avec une idéologie de plus en plus en vogue chez certains groupes islamistes. Al-Qaïda fait du combat contre les États-Unis le fer de lance de son mouvement, l'État islamique privilégie la guerre sur le Dar el-Islam. De nouveaux groupuscules prônent un manuel de combat différent : oui, les États-Unis doivent être chassés du Moyen-Orient, mais la priorité est la guerre civile en Europe. L'objectif final est le basculement de l'Europe de l'Ouest dans le Dar al-Islam. Ce plan est très bien documenté dans cet ouvrage...

Il brandit un petit livre avec une couverture arborant un croissant vert et des caractères en alphabet arabe modifié.

– C'est écrit en pachoune. Le titre est *La Stratégie du chaos*. Il prône la victoire de l'Islam sur l'Occident en exploitant deux opportunités historiques : la déchristianisation de l'Europe de l'Ouest et la croissance de la minorité musulmane, qui sera la tête de pont de l'islamisation du continent. Or, il n'échappera à personne que la France est à la fois le pays avec la plus forte communauté musulmane d'Europe et le premier qui interdit le port du voile. Le livre y recommande le déclenchement de la guerre civile. Paradoxalement, celui qui a écrit ce manuel ne croit pas à un affrontement direct entre majorité « chrétienne » et minorité « musulmane ». L'infériorité numérique des musulmans est insurmontable.

– Alors, à quoi croient-ils? demanda Le Drian.

– Ils ont une théorie, appelons ça un manuel de conquête. Pour eux, la France est un baril de poudre. L'objectif des opérations

déclenchées sur le territoire depuis quelques jours n'est pas de stimuler la peur, comme des attentats par exemple, mais d'inciter à la haine. De la haine naîtront des actes d'extrême droite contre des musulmans, et une guerre entre nationalistes et libéraux. Du chaos émergeront un parti musulman et la fin des lois laïques, ce qui permettra à terme un basculement de la France vers l'Islam.

Les regards étaient dirigés vers lui, consternés.

– Tout est écrit ici, vous n'avez qu'à lire.

– Ils ont copié Houellebecq? ironisa Darmanin.

– Bon, reprit Macron en l'ignorant, quel rapport avec les événements récents?

– Monsieur le Président, déclara Palasset, ce qui nous interpelle, c'est la stratégie employée cette fois-ci. Comme le dit le DGSE, l'objectif est moins de transformer les banlieues en foyers de djihadistes que d'horrifier la majorité et d'inciter l'extrême droite à des actes de violence contre les populations musulmanes françaises. Ces vidéos circulent déjà sur les sites « Résistance nationale », « Français de souche »... Imaginez la portée symbolique : on ne parle plus d'attentats ici. La plupart des démocraties ont appris à vivre avec les attentats...

– Vous exagérez, général, dit Macron.

– Je suis désolé, Monsieur le Président, toute société s'habitue à la gestion des attentats. Ici, le *modus operandi* est différent. On veut introduire un poison lent. Des jeunes Français qui se donnent la mort, tout ceci dans le cadre d'un plan conçu pour les éradiquer, vous imaginez l'effet sur l'opinion?

– Ce serait un désastre, dit Parly.

– Et, attendez, intervint Nicolas Lerner¹⁵, la vidéo montrée par le général Palasset est une des plus « raisonnables ». Il y en a qui expliquent que l'État organise la pénurie des soins de santé dans les zones à forte population immigrée, certaines qui disent que le coronavirus était une tentative pour se débarrasser des habitants des

14. Par opposition à Dar al-Islam, c'est la terre de la guerre.

15. Directeur général de la Sécurité intérieure.

cités, d'autres qui racontent que des conseillers israéliens sont en France pour aider à infiltrer les populations à travers un réseau de taupes... C'est du délire total. Et plus c'est dingue, plus ça circule dans les zones sensibles. Ceux qui organisent ça cherchent à attiser les passions des deux côtés, « l'opinion » et les banlieues...

– Bon, déclara Macron, que fait-on ?

– Excusez-moi, Monsieur le Président, interrompt Le Drian. Général, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi l'Afghanistan ?

Émié regarda Palasset. Celui-ci hésita à répondre.

– Mais oui, continua Le Drian, depuis Roland jusqu'à Chammal, voilà 13 siècles que la France se bat contre l'Islam conquérant... Mais l'Afghanistan, ce n'est pas notre histoire. C'est celle des Britanniques et des Russes, celle des Américains, pas la nôtre.

– Monsieur le Ministre, intervint le CEMA¹⁶, on connaît mieux maintenant, après Pamir¹⁷.

– Bien sûr, général, rétorqua Le Drian, mais vous savez très bien ce que je veux dire. Ce n'est pas un terrain d'action historique pour la France.

L'ancien DGSE ne répondit pas. Macron se pencha en avant en choisissant ses mots.

– Que sait-on sur ce Danish, le revendeur abattu jeudi par la policière ? demanda-t-il à Darmanin.

– On a vérifié les papiers qu'il a utilisés pour obtenir la bourse qui lui a permis d'intégrer la Sorbonne...

– Et ? interrompt Macron.

– Tout est faux. Acte de naissance, passeport, références utilisées pour l'application, diplômes. Absolument tout est trafiqué.

– Monsieur le Président, ajouta Nicolas Lerner. Les faux ne sont pas des faux habituels, ils ont l'air authentique. C'est un travail de professionnels.

– Que voulez-vous dire ?

16. Chef d'État-major des armées.

17. Nom de la mission militaire des forces françaises en Afghanistan.

– C'est faux et ça a l'air authentique, il y a des gens très organisés derrière tout ça. C'est d'ailleurs ce qui nous inquiète. Tout semble parfaitement préparé, chaque détail révèle un professionnalisme quasiment « militaire ».

– Hmm... murmura le président. Et on ne peut pas démanteler ces réseaux ?

– Si, bien sûr, répondit le patron de la DGSI, entre mes services et ceux de la DPJ, on pourrait faire des descentes dans les milieux afghans, procéder à des arrestations. Toutefois, cela ne résoudra pas le problème des commanditaires, s'ils se cachent en Afghanistan.

Émié et Palasset dodelinaient de la tête d'un air approbateur.

– Et envoyer des hommes en Afghanistan ? se hasarda Macron.

Tous l'observèrent, surpris. Le président n'était pas partisan des opérations extérieures.

– Nos réseaux y sont inexistant, répondit Émié.

– Enfin, vous n'avez pas de spécialistes de l'Afghanistan dans le service Action¹⁸ ?

– Non, Monsieur le Président. Depuis le départ de nos troupes, on a tiré un trait. Que des mauvais souvenirs¹⁹...

– Et des... persanophones ? Des gens qui parlent la langue du terrain ?

– On a des spécialistes de l'Iran. Mais ils ne connaissent pas l'Afghanistan. Ce pays ne nous intéresse plus.

18. Unité de l'armée de terre opérant pour le compte de la DGSE, ses effectifs, 800 militaires d'élite contre 3 000 pour les régiments affectés au COS, sont répartis entre trois entités situées à Perpignan, Cercottes et Quétern.

19. En juillet 2008, les troupes françaises prennent le contrôle de la zone de Surobi, proche de Kaboul, précédemment sous mandat italien, et jouissant d'une réputation de calme. Cent quarante soldats équipés d'armes légères s'engagent sur le terrain dans une vingtaine de véhicules et subissent aussitôt une attaque très bien coordonnée qui coûte la vie à dix légionnaires. On apprendra plus tard que les services secrets italiens payaient les Talibans en échange de leur neutralité. Ces paiements avaient cessé avec le départ du contingent transalpin mais l'information n'avait jamais été transmise. Cet épisode envenimera encore davantage la relation déjà tendue entre Sarkozy et Berlusconi.

– Oui, déclara Macron, mais maintenant il nous intéresse!

Les participants à la réunion s’observèrent d’un air gêné.

– Enfin, poursuivit-il en regrettant son éclat, avec 70 000 hommes qui sont passés en Afghanistan entre 2001 et 2012, on doit bien avoir quelqu’un qui a gardé des sources, des contacts sur le terrain?

Émié et Palasset s’interrogèrent du regard. Ceci avait le don d’irriter Macron.

– Monsieur le Président... finit par dire Le Drian.

– Allez-y, Jean-Yves.

– J’ai peut-être la personne qu’il nous faut...

Il y eut un silence. Tous les regards se portèrent sur lui.

* * *

Elle regarda sa montre en secouant la tête. À cette heure-ci, Frédéric devait dormir. Seule dans son appartement, Lucie aurait tout donné pour se réfugier entre ses bras, la tête posée contre sa poitrine, à écouter le battement de son cœur.

Elle appela Ludo. Une demi-heure plus tard, elle le retrouva à deux rues de l’entrée de la Sorbonne. Elle sentit la vibration de son téléphone et y répondit.

– Oui, Aude?... dit-elle. Oui, oui... Vraiment?... Non, tu plaisantes!?

– Qu’est-ce qu’il se passe? demanda Ludo à ses côtés.

– Attends... Oui, bien sûr, continua-t-elle. OK, je te tiens au courant... Oui, on va la voir pour l’interroger... Non, elle n’était pas là hier. Je sais, c’est un témoin essentiel.

Elle raccrocha. Ils marchèrent vers l’entrée de l’université.

– Devine ce que la DGSI vient de trouver dans l’immeuble de Danish...

– J’suis pas bon avec les devinettes, patron...

– Du matériel de radiocommunication militaire.

– Hein?

– Qu’est-ce que fout un petit trafiquant avec du matos des armées?

– Il y a un truc bizarre, là, patron...

– Et attends, c’est pas fini. Devine où ils l’ont trouvé, le matos?

– Aucune idée.

– Dans l’appartement en face.

– En face?

– Et oui, ils sont pas cons, à la DGSI... Ils ont fait des recherches sur tous les locataires de l’immeuble. Figure-toi que la voisine de palier de Danish, une étudiante aux Beaux-Arts, s’implique dans des causes humanitaires. Ils l’ont interrogée. Elle s’implique tellement qu’elle a couché avec Danish. Pour la remercier, il lui a refait sa cuisine, et elle lui a filé un double de la clé de son appartement.

– Romantique...

– Il avait planqué son matos dans le double fond d’un placard de cuisine... Je te dis juste, au cas où t’aies besoin d’un devis de menuiserie...

– Incroyable... murmura Ludo en secouant la tête.

À l’accueil de la Sorbonne, ils sortirent leurs cartes de police et demandèrent à voir le professeur Anne Levasseur. L’employée les pria de patienter. Un chargé de TD d’une trentaine d’années les rejoignit au bout de quelques minutes.

– Commissaire Sanchez?

– Oui, dit-elle en tendant la main. Et voici l’inspecteur Krawczyk.

– Je suis Luc Bartoldi, se présenta-t-il en lui serrant la main et celle de Ludo. Je travaille avec le professeur Levasseur. C’est moi que vous avez eu au téléphone.

– Je me rappelle. Où est-elle?

– Elle ne s’est pas présentée ce matin.

– Vous nous aviez pourtant dit qu’on la trouverait, s’énerva Sanchez.

– Oui, c’est juste. Elle a un cours aujourd’hui. Mais elle n’est pas là.

– Elle est en retard? questionna Lucie.
– Le professeur Levasseur est extrêmement ponctuelle, commissaire.
– Et vous l’avez appelée?
– Oui, son numéro de mobile et aussi celui de sa résidence, mais elle est introuvable.
– Elle est peut-être partie en week-end?
– Non, c’est impossible. Je le saurais, commissaire. Le professeur Levasseur n’a jamais manqué un cours depuis cinq ans que je la connais.
– Vous avez l’adresse de son domicile?
– Oui, 120, boulevard Malesherbes.
– C’est entre le lycée Carnot et le campus Sorbonne-Malesherbes, c’est ça?
– Exactement, commissaire, acquiesça le chargé de TD.
Ils prirent congé et regagnèrent le véhicule stationné rue des Écoles. Lucie démarra et s’engagea dans la circulation à toute allure.
– Quelque chose n’est pas normal, Ludo... Je ne sais pas encore ce que c’est, mais...
– Pourquoi? Elle est peut-être malade.
– Oui, mais elle aurait appelé. Je voulais la voir hier, et le chargé de TD m’a dit de passer ce matin. Il m’a assuré qu’elle serait là...
Elle s’interrompit pour prendre un appel.
– Oui, chéri... Ça va?... Ce soir?... Je ne sais pas... Oui, de la paella à la basque? Basquaise... Très bien. Je t’adore, à ce soir.
Elle raccrocha et enclencha la quatrième. Une expression radieuse illumina son visage.
– Bon Ludo, tu m’enlèves ce sourire niais? dit-elle.
– Franchement, patron, ça me fait plaisir...
– Quoi?
– De vous voir amoureuse. Je vous trouve...
– Fais gaffe à ce que tu vas dire.
– Plus relax par rapport aux choses.

– Ah bon?
– Oui, une nouvelle drogue est en train d’envahir Paris, et vous, vous pensez à votre petit dîner avec votre chéri. Moi, je trouve ça adorable.
– T’as pas un peu fini tes conneries, dis?
Elle traversa la Seine et accéléra à la sortie du pont. L’aiguille du compte-tours s’affola.
– Qu’est-ce que t’as? demanda-t-elle en le voyant cramponné à son siège.
– Rien... Vous savez que la limite en ville, c’est passé en dessous de 90...
– Tu m’énerves à avoir toujours peur en voiture.
– Je n’ai pas peur en voiture, j’ai peur quand vous conduisez.
La Mégane s’engagea sur le boulevard Malesherbes et freina devant le 120. Ils avancèrent vers l’entrée de l’immeuble.
– Levasseur, Levasseur, dit Sanchez, cherchant le nom sur l’interphone.
Elle appuya sur le bouton et attendit. Personne ne répondit. Finalement, un vieil homme s’immobilisa devant le 120 et tapa le digicode. Ils s’engouffrèrent dans le hall à sa suite.
– Cinquième étage, remarqua Ludo en lisant la liste des locataires inscrite sur une double plaque collée sur le mur. On prend les escaliers?
– L’ascenseur, répondit-elle. La dernière fois que j’ai pris les escaliers, on s’est fait accueillir à coup de bastos.
– Patron, la Sorbonne, c’est pas *Sicario* non plus...
Il tira sur la grille, le métal se replia comme un accordéon. Ils entrèrent dans la cabine, le plancher tangua sous leur poids en s’élevant. Au niveau du 3^e étage, ils entendirent une cavalcade et aperçurent deux paires de jambes qui dévalaient les marches.
L’ascenseur s’ouvrit sur le palier du 5^e étage. Elle repoussa les battants en bois, avança sur le tapis rouge bordé de liserés jaunes et appuya sur la sonnette de l’appartement en face. Pas de réponse. De retour au rez-de-chaussée, ils trouvèrent la gardienne dans sa loge,

ils lui expliquèrent la situation et tous les trois reprirent l'ascenseur. Une fois de retour à l'étage, Lucie lui emprunta son passe et lui fit signe de s'écarter. La clé tourna dans la serrure, elle sortit son arme et poussa la porte.

Le vestibule était plongé dans l'obscurité.

– Tu allumes ? chuchota-t-elle en rengainant son automatique.

– Oui, j'ai trouvé, dit-il en appuyant sur l'interrupteur.

– Vous pouvez venir, lança Lucie à la concierge restée sur le palier.

La lumière vive éclairait un grand salon au décor éclectique, au parquet recouvert de tapis d'Iran, bordé d'étagères remplies de livres aux reliures de cuir. Lucie avança vers le fond de la pièce et ouvrit les rideaux. Aussitôt, un pépiement timide s'éleva. À l'intérieur d'une grande cage accrochée au mur du fond, un petit canari était prostré sur son perchoir.

– Qu'est-ce qu'il a, cet oiseau ? Il a pourtant de l'eau et des graines...

– Si elle a fermé les rideaux, c'est qu'elle est peut-être partie, dit Ludo en se tournant vers la gardienne.

– Mais elle n'est pas partie, monsieur l'inspecteur. Pas plus tard qu'il y a une demi-heure, des messieurs sont venus la voir.

– Des messieurs ? demanda Lucie. Vous ne pouviez pas nous le dire plus tôt ? À quoi ils ressemblaient ?

– Deux messieurs habillés très comme il faut, un blanc et un noir. Ils travaillaient pour une université américaine. Ils ont demandé après madame Levasseur...

– Pour une université américaine ? Ils vous ont expliqué ça en français ?

– Bien sûr, j'comprends pas l'anglais. Même que je me suis dit qu'ils parlaient très convenablement. Ils viennent de repartir, vous avez dû les croiser.

– Ludo, dit Lucie à son adjoint, je te parie que c'est les deux paires de jambes qu'on a vues à travers la lucarne de l'ascenseur !

– Ouais, mais patron... commença-t-il en fronçant les sour-

cils.

– Quoi ?

– Si Levasseur n'est pas à son cours, que deux types sont passés la voir et que personne ne l'a vue repartir...

Soudain, Lucie réalisa.

– Oh non... Tu ne penses pas...

– Si.

En voyant Sanchez et Ludo sortir leurs armes de service, la gardienne poussa un cri. Lucie avança vers la cuisine, l'inspecteur dans le couloir.

– Patron ! cria Ludo de l'autre bout de l'appartement.

Sanchez se précipita vers la chambre à coucher. Elle entra et s'arrêta net au niveau du lit défait. Quand la concierge essoufflée parvint à son tour dans la pièce, d'abord elle ne remarqua rien. Puis elle baissa les yeux et s'évanouit.

Allongée dans une mare de sang, la professeure de la Sorbonne gisait sur le sol, la gorge tranchée. Le coup avait été porté si violemment que la lame avait à moitié entamé les vertèbres cervicales et sectionné l'extrémité de la queue de cheval grisonnante.

* * *

– Je vous écoute, Jean-Yves. Qui avez-vous en tête ? demanda Macron.

– Un officier supérieur avec une grande expérience de l'Afghanistan et des opérations clandestines.

– Et nous avons ce genre de personne dans nos services ?

– Oui.

– Vous pouvez nous dire son nom ? s'impatienta le président.

– Le colonel d'Essanges.

Assis au fond de la salle, Émié et Palasset se renfrognèrent.

– Qui est d'Essanges ? chuchota Florence Parly à son voisin.

– Un colonel de la DRM, ancien du 2^e REP et du 5^e RIAOM.

– Général, dit Macron en s'adressant à Burkhard, vous le

connaissez ?

– Monsieur le Président, répondit le CEMA, d'Essangues est peu conventionnel mais c'est un soldat avec une grande expérience du terrain. Dans de telles circonstances, n'écartons aucune option.

– Jean-Yves, demanda Macron, appelez-le.

La relation entre Le Drian et Macron avait toujours été ambiguë. Prudent, l'ancien président de la région Bretagne n'avait jamais croisé le fer avec l'impétueux ministre de l'Économie pendant les années Hollande. Et il avait espéré beaucoup en le rejoignant, cela au prix de sa relation avec l'ancien président.

Le Drian sortit son téléphone, chaussa ses lunettes, chercha dans son annuaire et pressa l'écran tactile.

– Colonel ? Jean-Yves Le Drian, dit-il en se levant pour sortir de la salle.

Tous consultèrent leurs téléphones, perdus dans leurs pensées. Bientôt l'écho de pas se rapprocha. La porte s'ouvrit, le ministre des Affaires étrangères reparut.

– Nous avons de la chance. Il est dans sa voiture, à 30 kilomètres de Paris. Je viens de lui exposer la situation brièvement. Il sera ici dans quarante-cinq minutes.

La session fut suspendue. Les différents participants attendirent en tapotant sur leurs dossiers.

Après un temps, Le Drian répondit à son téléphone, raccrocha et sortit de nouveau avant de revenir, accompagné d'un homme d'une soixantaine d'années. Vêtu en civil, il avait les cheveux grisonnants, les sourcils broussailleux, la mâchoire forte. Il salua les officiels présents et prit place à la table, tout en promenant son regard sur les membres du Conseil de défense restreint d'un air à la fois respectueux et détaché.

– Lorsque j'étais ministre des Armées, commença Le Drian, le colonel d'Essangues a mené à bien plusieurs missions secrètes. C'est également un spécialiste de l'Afghanistan. Il y a dix ans, il était parvenu à constituer un réseau d'informateurs jusque dans les rangs des Talibans. Je viens de lui exposer le dossier. Colonel, quelle est

votre analyse ?

– Il faut intervenir maintenant, et à la source... Plus on attend, plus nos chances s'amenuisent.

– Intervenir ? s'étonna Émié. Mais il me semble que le danger est ici, en France. Cette drogue n'est qu'un prétexte pour fomenter le désordre civil. Ne perdons pas un temps précieux en nous éparpillant. Dédions nos ressources à l'infiltration des réseaux islamistes et de ceux d'extrême droite.

– Monsieur le directeur, répondit d'Essangues. Il faut faire les deux. Si on ne coupe pas à la source, le poison continuera à s'écouler.

– Mais comment ? interrompit Émié. Nos réseaux sont inexistantes à Kaboul. On ne sait pas qui est le mollah, où il se cache, qui le protège ?

– Monsieur le directeur, vous avez dit le mot juste. En Afghanistan, pour trouver quelqu'un qui se cache, il faut s'intéresser non pas à sa cachette mais découvrir qui le protège. Prenez Ben Laden, on peut passer dix ans à payer des fortunes pour des fausses pistes, mobiliser toutes les écoutes et les satellites de surveillance...

– Je vous arrête tout de suite, colonel, intervint Macron, nous n'avons pas dix ans.

– Je sais bien, Monsieur le Président... C'est pour cela que je suggère d'agir tout de suite.

– Mais comment tout de suite ? protesta Palasset. Nous n'avons aucune piste.

– Mon général, répondit d'Essangues, en ce moment, nos ennemis sont convaincus que nous n'irons pas les chercher. Ils savent que nous manquons de contacts pour envoyer des hommes en Afghanistan. C'est le moment idéal pour frapper.

– Comment, colonel ? s'interposa Burkhard.

– En agissant avec le maximum de discrétion.

– Expliquez-vous.

– Envoyons quelqu'un de l'extérieur, inconnu de nos ennemis, mais avec une expérience de la clandestinité suffisante pour se fondre

dans le théâtre d'opérations.

– Quelqu'un? demanda Burkhard. Vous voulez dire, un homme seul?

– Exactement.

– Vous vous croyez à l'époque du BCRA²⁰? plaisanta Émié.

D'Essangues ignore le commentaire, sortit un stylo et attrapa le bloc-notes posé devant lui. Il écrivit un nom, arracha un feuillet, le plia en deux et le tendit à Le Drian. Ce dernier ajusta ses lunettes, lut et le glissa vers Macron.

Le président le déplia.

– Maréchal? interrogea-t-il.

– L'opération « clandestine » en Syrie en 2017, Monsieur le Président, expliqua Émié²¹.

– Ah, lui...

– Maréchal? répéta Parly, mais je croyais qu'il était mort?

– Moi aussi, dit Macron, en se tournant vers Émié.

– Monsieur le Président... répondit le DGSE. Techniquement, vous avez raison. Mais...

– Attendez, interrompit Macron, il est mort ou il n'est pas mort?

– Il est vivant, Monsieur le Président, affirma Palasset.

– Oui, ajouta Émié, il est... vivant. Il vit...

– Je suis ravi de l'apprendre, dit Macron. Et où est-il?

– Dans une prison extraterritoriale, rétorqua Émié.

– Quoi?! s'exclama le président.

– Oui, une prison extraterritoriale... Enfin, officiellement ça n'existe pas... Rappelez-vous que l'opération du colonel d'Essan-

20. En juillet 1940, réfugié en Angleterre, de Gaulle crée le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA) en réunissant les restes du 2^e Bureau et d'autres services. L'objectif est d'y concentrer renseignements, analyse, dissémination, actions subversives, évasions et opérations militaires. Résolument tourné vers l'action, le bureau de renseignement existe avant tout pour nourrir l'opération clandestine.

21. Parti en Syrie pour retrouver son fils, Maréchal se charge de la neutralisation de cibles HVT en échange d'un appui logistique.

gues aurait pu compromettre celle du général Palasset.

– Mais ce ne fut pas le cas, monsieur le directeur, intervint d'Essangues.

– Par chance, rétorqua Émié.

– Enfin, messieurs, s'énerma Macron, ça suffit! On a un mort qui est vivant, dans une prison extraterritoriale qui n'existe pas. Pendant ce temps-là, j'ai des morts réels tous les jours. Alors, arrêtez.

– Le lieutenant Maréchal est officiellement mort, intervint d'Essangues. L'envoyer en mission clandestine est une opportunité. Il aura une liberté de mouvement dont ne disposerait aucun de nos agents.

– Il n'a pas d'expérience de l'Afghanistan! s'indigna Palasset.

– S'il en avait, mon général, il serait repéré dès son arrivée.

– Enfin, que voulez-vous que fasse un homme seul? objecta Macron.

– Monsieur le Président, répondit Le Drian, en Afghanistan, le nombre est un désavantage. Là où les armées ont échoué, un homme seul a peut-être une chance.

– Mais Maréchal n'est pas un agent de renseignement! protesta Émié.

– Et ce qu'il a accompli en Syrie? lui opposa d'Essangues. Citez-moi un agent actif capable de réaliser ce genre de mission seul.

– C'est une tête brûlée qui a l'expérience des opérations clandestines, j'en conviens, s'obstina Émié, mais il n'a pas la formation idoine. Il ne connaît rien à la collecte de renseignements.

– Il parle afghan au moins? interrompit Darmanin.

– Il parle le dari, répondit d'Essangues.

– Le dari? s'étonna le ministre de l'Intérieur.

– C'est la langue vernaculaire, continua le colonel. Une variété de persan.

Tous s'observèrent en silence. L'idée, folle au premier abord, faisait son chemin dans les esprits.

– Alors, que proposez-vous? s'impatienta Macron.

– Monsieur le Président, conclut Le Drian, le colonel d'Essan-

gues vous propose d'envoyer le lieutenant Maréchal en Afghanistan avec pour mission d'identifier puis d'anéantir nos ennemis.

– Anéantir? répéta Macron.

– Jusqu'au dernier, Monsieur le Président, dit Le Drian en rangeant ses lunettes. Jusqu'au dernier...

* * *

Le lendemain du Conseil de défense, le président fut réveillé dans sa résidence du Touquet par un appel du directeur général de la Sécurité extérieure. La conversation dura une dizaine de minutes. Bernard Émié lui offrait une alternative : plutôt que de confier une mission d'une telle importance à un ancien militaire sortant d'une longue période d'isolement, le DGSE lui proposait d'envoyer l'un des meilleurs hommes du service Action.

– Cette idée d'envoyer un agent pour éliminer nos ennemis est absurde, Monsieur le Président.

– Alors, votre agent à vous, que va-t-il faire?

– Négociateur, évidemment.

– Et combien ça va nous coûter?

– Cher. Mais beaucoup moins que si on ne fait rien.

Le lundi matin à 8 heures, le capitaine Imbert recevait un brief sur la situation dans une des salles sécurisées du boulevard Mortier.

Il avait débuté sa carrière militaire au sein des fusiliers marins puis avait intégré le prestigieux commando Hubert, l'un des sept commandos de la Marine nationale²² où il avait participé à plusieurs missions clandestines en Afghanistan. Il avait ensuite rejoint le service Action.

– Alors, capitaine, qu'en pensez-vous? demanda son supérieur au terme de l'exposé.

– J'ai besoin de quelques jours, mon général, répondit Imbert.

22. Basé à Saint-Mandrier dans le Var, le régiment est considéré comme l'unité d'élite de l'armée française. Parfaitement polyvalents, ses hommes sont à la fois nageurs de combat, parachutistes et experts en actions terrestres.

Je dois réactiver certaines de mes sources avant de me rendre sur place.

– Vous avez trois jours. Vous partez jeudi pour Kaboul. On ne peut pas attendre davantage.

– Très bien. Je voudrais un bureau, un accès à la liste de nos contacts sur place, dix cartes SIM jamais utilisées et une ligne encryptée à mon domicile.

– Vous les avez.

Le capitaine se leva, salua le chef du service Action, le directeur des opérations, le DGSE, et les trois autres personnes présentes, puis il suivit une secrétaire jusqu'à son nouveau bureau. Le jour même, il envoya des mails chiffrés avec PGP à une dizaine de correspondants en communiquant un numéro de mobile différent à chaque fois. Et il attendit. Au milieu de la nuit, le bip de son téléphone le réveilla. Il se redressa et lut le message. On lui donnait rendez-vous dans une heure sur un service de téléphonie sur IP. La communication dura quinze secondes. Le correspondant utilisait un modificateur de voix. Le capitaine reçut une adresse URL sur un compte de messagerie nouvellement créé pour lui. Le «vrai» entretien téléphonique était prévu pour le mercredi, à 11 heures, heure de Kaboul.

À 6 heures du matin, Imbert entra dans le parking souterrain du boulevard Mortier et emprunta le tunnel conduisant au bâtiment principal. Une fois à l'étage, il traversa le couloir et s'installa face à son ordinateur au milieu du bureau plongé dans l'obscurité. En raccrochant au terme d'une conversation de trois minutes, il se prit la tête entre les mains et réfléchit. L'homme était un ancien marchand d'armes avec qui il avait traité à plusieurs reprises lors d'une tentative avortée pour s'assurer le soutien d'un groupe taliban dissident. Reconverti dans le trafic de stupéfiants, il avait entendu parler au cours d'un voyage d'un groupe composé d'anciens du califat de Syrie, avec parmi eux des Européens soucieux de punir la France pour ses lois anti-islamistes. Le mouvement était dirigé par le mollah Akbar Khan, un religieux ayant développé une drogue de synthèse aux effets foudroyants, destinée à l'exportation en France.

Le jeudi 14 février, après avoir déposé son véhicule dans le parking du terminal 2 de l'aéroport Charles de Gaulle, le capitaine Jacques Imbert se présenta au guichet de Turkish Airlines. L'hôtesse serrée dans un tailleur rouge vérifia que le nom mentionné sur le passeport, Laurent Pellegrini, correspondait bien à celui inscrit sur la carte d'embarquement. Elle lui rendit les deux documents en lui souhaitant un bon voyage.

Après une escale à Istanbul, il atterrit à l'aéroport international de Kaboul, sortit du hall des arrivées et récupéra une voiture louée à son nom. Il s'enregistra à l'Intercontinental et attendit une heure dans sa chambre en regardant les informations sur la version anglaise de France 24. Vers 18 heures, on frappa à la porte. Il patienta quelques secondes, se leva, regarda dans l'ocilleton et ouvrit. Un paquet l'attendait sur le palier.

Une fois la porte refermée, il avança vers la fenêtre, tira les rideaux et prit place sur le lit. Il défit le colis et en sortit un pistolet automatique Beretta, dix chargeurs, quatre cartes SIM, deux téléphones mobiles, un ordinateur portable ultra léger, dix clés USB, un traceur de la taille d'un bouton de pantalon et un détecteur de signal pour identifier des caméras non visibles. Il essaya le détecteur électronique à l'intérieur de sa chambre, rangea le tout et le glissa sous le lit. Puis il consulta son ordinateur portable, se connecta sur un RPV avec protocole IPsec²³, accéda à une messagerie grâce à un lien communiqué par le marchand d'armes et trouva un message déposé deux heures plus tôt dans le dossier « Brouillons ». Il regarda sa montre : le rendez-vous était prévu pour le lendemain. Il s'approcha de la baie vitrée, écarta les rideaux et contempla l'oasis de verdure entre l'hôtel et le quartier de Bagh-e bala.

Le vendredi 15 février, le capitaine se rendit au Phénicia, un café du quartier diplomatique de Kaboul. Après trente minutes d'attente, un intermédiaire se présenta. Il devait le conduire jusqu'au

23. Réseau Virtuel Privé ou Virtual Private Network en anglais. Le protocole IPsec permet de transporter des données chiffrées. De plus en plus utilisé en sécurité informatique, parmi les grandes entreprises, et les services de la défense et du renseignement.

marchand d'armes. Ce dernier avait jugé trop dangereuse une rencontre en plein centre. Vers 12 heures, Imbert entra dans un véhicule aux vitres teintées. Le 4x4 Mitsubishi s'engagea dans la circulation moins dense du vendredi, sortit du centre-ville, roula 8 kilomètres jusqu'à un palais abandonné aux façades percées d'impacts d'obus datant de la guerre contre les Soviétiques. À 12 h 30, le signal du traceur disparut de l'écran dans la salle sécurisée du boulevard Mortier. Une heure plus tard, la réunion au siège de la DGSE fut interrompue. Imbert s'était volatilisé.

Le lendemain, on retrouva son cadavre mutilé.

Le 16 au matin, d'Essangues reçut un appel.

– Allo ?

– D'Essangues ?

– Oui.

– Colonel, on a des mauvaises nouvelles.

– Je vous écoute.

– Notre agent est mort.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda d'Essangues après un blanc.

– Quelqu'un a mis dans la tête du président que votre solution méritait d'être réexaminée... maintenant que...

– La vôtre a échoué ?

– Oui.

Il écouta.

– Maintenant, nous sortons du clandestin, vous me comprenez ?

– Mon général, qu'est-ce qu'une opération qui sort du clandestin ?

– Quelque chose dont ni vous ni moi n'avons jamais entendu parler.

Pour en savoir plus
sur les Éditions La Tengo
(catalogue, abonnements, boutique, actualités...),
prolongez votre lecture sur notre site Internet
www.la-tengo.com